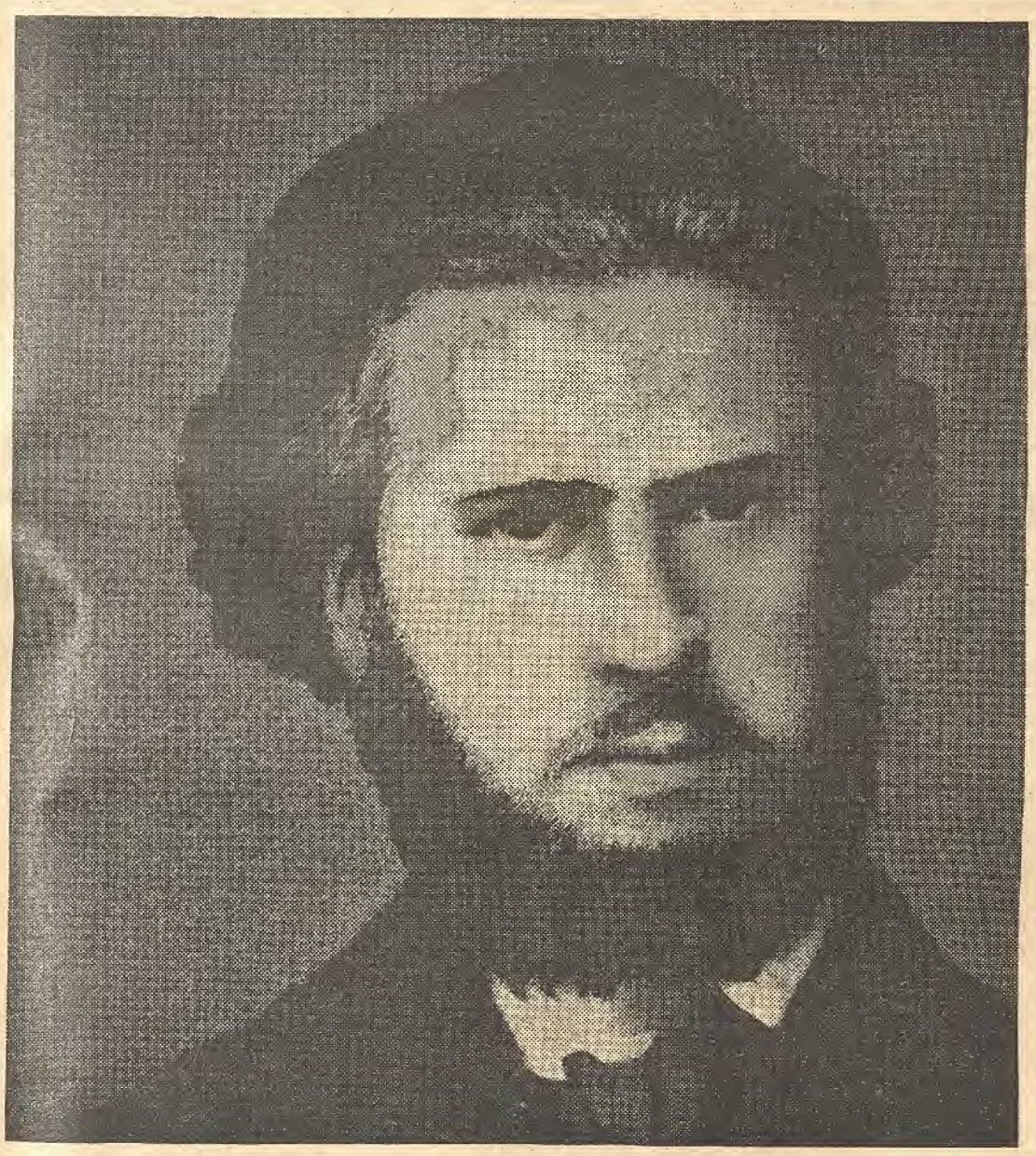
LE MONDE **libertaire**

Organe de la Fédération Anarchiste — N° 91 ✶ Juin 1963 ✶ 1 f.

De Badinguet à De Gaulle

QUI GOUVERNE ? LA BANQUE !



Ci-contre : Eugène VARLIN

violences EN ALABAMA

JEUNESSE révolutionnaire

DE LA REVOLTE à la révolution

LES ABYSSES

L'éternelle actualité de la commune

Vingt ans avant la Commune, Proudhon écrivait : « L'Economie de la société se transforme de fond en comble, voilà le fait ! La France sera livrée aux monopoles des compagnies. Voilà le régime féodal. Les tissus, les fers, les grains, les liquides, les sucres, les soies, tout est en voie de monopole. »

La bourgeoisie accentuait son emprise économique, juridique et politique sur le prolétariat.

L'insurrection parisienne qui la dépossédait de son pouvoir fit trembler cette bourgeoisie qu'elle fût royaliste, bonapartiste ou républicaine.

Pour la première fois le peuple d'une grande ville prenait sa destinée en mains et les Internationaux parisiens, pratiquement tous communistes anti-autoritaires, imprimaient à l'insurrection communaliste un caractère d'authentique révolution prolétarienne. La Commune proclama ouvertement sa volonté de transformation sociale dans la liberté, en partant de la base et présenta sa conception décentralisatrice et fédéraliste comme la seule façon d'améliorer l'administration des choses en réduisant le gouvernement des hommes. Et Marx, tout comme Bakounine, devaient voir dans la Commune une « négation audacieuse, bien prononcée, de l'Etat ». Outre ce socialisme anti-étatique elle devait doter tout le mouvement ouvrier révolutionnaire d'un certain nombre de principes dont l'abandon ne pouvait que briser l'âme de ce mouvement : lutte contre les prêtres et la religion, réhabilitation et adoption du drapeau rouge, emblème de l'« Unité fédérale du genre humain », répudiation du drapeau tricolore et des gloires militaires et nationalistes. Enfin elle abolit la conscription et l'armée permanente.

La Commune n'a pu prendre cette haute valeur d'enseignement que par la confiance qu'avait en lui-même le mouvement ouvrier, confiance qu'avait su lui donner son avant-garde consciente pour la création d'une société d'hommes fiers et libres. Ecoutons-la parler par la voix de Varlin : « Qui donc fera fructifier les capitaux collectifs à l'avantage de tous ? Qui, en un mot, va organiser la production et la répartition des produits ? A moins de vouloir tout ramener à un Etat centralisateur et autoritaire et d'arriver ainsi à une organisation hiérarchique de haut en bas du travail, dans lequel le travailleur ne serait plus qu'un engrenage inconscient sans liberté et initiative, nous sommes forcés d'admettre que les travailleurs eux-mêmes doivent avoir la libre disposition, la possession de leurs instruments de travail, sous la condition d'apporter à l'échange leurs produits au prix de revient, afin qu'il y ait réciprocité de services entre les travailleurs des différentes spécialités. C'est cette idée qui a prévalu dans les différents congrès de l'Association Internationale des Travailleurs. » « Mais tout en préparant l'organisation sociale future, ayons l'œil au mouvement politique. « Car je dois vous dire que pour nous la révolution politique et la révolution sociale s'enchaînent et ne peuvent aller l'une sans l'autre. Seule, la révolution politique ne serait rien ; mais nous sentons bien, par toutes les circonstances auxquelles nous nous heurtons, qu'il nous sera impossible d'organiser la révolution sociale tant que nous vivrons sous un gouvernement aussi arbitraire que celui sous lequel nous vivons. »

A l'époque où écrivait Varlin, le gouvernement de l'empereur et des banquiers comptait aussi sur le développement de l'activité industrielle, assorti de certaines mesures sociales pour endormir les velléités d'indépendance des classes laborieuses et les gagner à un régime de prospérité matérielle. Le prince-président avait depuis longtemps des idées là-dessus qui promettaient, bien avant son avènement, l'extinction du paupérisme pour une classe ouvrière disciplinée, docile et encadrée. Les vertus du Plan ne sont pas nouvelles ; en 1860, Louis Napoléon proclamait : « Il n'y a qu'un système général d'économie politique qui puisse, en créant la richesse matérielle, répandre l'aisance dans la classe ouvrière. »

(Suite en page 12)

RALLYE-CAMPING ANNUEL
et fête champêtre (le dimanche)
avec
LE GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL et le GROUPE ANARCHISTE D'ASNIERES
Vendredi 14 (après le travail), samedi 15 et dimanche 16 juin prochains
à ST-NOM-LA-BRETECHE

Militants de la Région parisienne, jeunes camarades des Groupes, auditeurs, sympathisants, amis qui suivez nos conférences, nos colloques, nos efforts, venez passer avec nous quelques bonnes heures de détente; rire, entrain, joie, amitiés fraternelles seront présents dans ce joli et pittoresque coin de forêt où chaque année nous plantons nos tentes.

Renseignements :
Départ des trains GARE ST-LAZARE (en semaine, trains très fréquents) pour le dimanche 16 juin, départ à partir de 8 heures 24 le matin, ensuite départ toutes les demi-heures à 24 et 54, jusqu'à 15 heures 54 (après cette heure départs plus espacés).
Pour le retour à Paris, départ toutes les demi-heures.
La gare de St-Nom-la-Brétèche se trouve en pleine forêt. A la sortie de la gare le parcours au lieu de la rencontre sera fléché (F. A.). Ce parcours est très court.
Au guichet du départ, demander un billet « BON DIMANCHE », vous obtiendrez une réduction très appréciable.
Les camarades et amis venant en voiture prendront la direction de la gare de St-Nom-La Brétèche et là, suivront les flèches.
Les militants installeront des tentes supplémentaires (refuge appréciable en cas de pluie ou de vent), mais le beau temps sera de la fête, nous l'espérons).

LIBRAIRIE PUBLICO
(Publications libertaires coopératives)
3, rue Ternaux — Paris XIe

ASSEMBLEE GENERALE ORDINAIRE

Les sociétaires sont convoqués à l'Assemblée générale ordinaire, qui aura lieu le dimanche, 2 juin, à 9 heures, au Café Pax, rue du Mal Joffre, à Nantes (L. A.).
Ordre du jour :
1° Compte rendu financier.
2° Nomination du nouveau Conseil d'administration.
3° Questions diverses.

CONGRES DE LA FEDERATION ANARCHISTE A NANTES
Permanence Café Pax, rue du Maréchal-Joffre
les 1, 2 et 3 juin 1963

UNION DES GROUPES ANARCHISTES-COMMUNISTES DE LA REGION PARISIENNE
CYCLE DE CONFERENCES
Vendredi, 7 juin 1963, à 21 heures
3, rue Ternaux, Paris, XIe
« Evolution politique en France et en Europe occidentale »
George MANCEAU
Renseignements : F. LEMOINE, 3, rue Ternaux, Paris, 11e

Dimanche, 30 juin 1963, à Abbeville (Somme)
MANIFESTATION ANNUELLE « LA BARRE »
organisée par la Fédération nationale des libres penseurs et la Fédération départementale de la libre pensée de la Somme et du groupe « La Barre » d'Abbeville
(à 10H. rassemblement face à la gare d'Abbeville)
Orateur pour la F. A. : Maurice JOYEUX

CENTRE INTERNATIONAL DE RECHERCHES SUR L'ANARCHISME (CIRA)
Case postale 25, Genève-Plainpalais, Suisse

La bibliothèque est ouverte aux membres et donne tous renseignements sur l'anarchisme et son histoire.
Prêt international de livres, brochures et périodiques reliés, ainsi que des enregistrements des conférences données dans le cadre du Centre.
Il édite à l'intention de ses membres un bulletin bibliographique et critique (env. 2 par an).
Correspondants dans le monde entier :
Faites-vous membres ! Adhésion frs suisses 10 par an. CCP Genève 1 13009. Caissier pour la France : Alain Thévenet, Clos des Salèves, Monnetier-Mornex (Hte.-Sav.).

ASSOCIATION POUR L'ETUDE ET LA DIFFUSION DES PHILOSOPHIES RATIONALISTES

Assemblée générale
des adhérents
Samedi, 1er juin 1963,
à 20 h. 30
Café Pax
rue du Maréchal-Joffre
NANTES

★

AMIS DE HAN RYNER
Samedi, 8 juin, à 20 h. 45
Réunion
au café de La Gare
3, place Saint-Michel
Claude-Henry LECONTE
Causerie de
Sujet : *D'Alain à Han Ryner*

COMMUNIQUE
du secrétariat aux relations internationales
Nos lecteurs intéressés par l'ouvrage :
« LE MOUVEMENT ANARCHISTE CHINOIS » (*en anglais*)
par Robert A. Scalapino & George T. Yu
du Centre d'Etudes Chinoises de l'Université de Californie
sont priés de s'adresser dans les plus brefs délais à :
S. A. R. I. Librairie Publico. 3, rue Ternaux, Paris, XIe.

GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE BERNERI
Causerie publique
21 JUIN A 20 H. 30
Salle de la Coop-R. du Môle
Annemasse (Hte.Savoie)

SOUSCRIPTIONS
Mauget 38,50 ; Lapeyre, Arist. 150,00 ; Humbert Y. 10,00 ; Baatard R. 13,50 ; Rousseau, P. 10,00 ; Rivry 5,00 ; Prévôtel, Marc 113,20 ; Groupe d'Asnières 14,00 ; Mettel 10,00 ; Gouarin 10,00 ; Groupe de Genève (U. G. A. C.) 400,00 ; Delannoy 4,00 ; Sévère 3,00 ; Pèche 2,00 ; Lantuejoul 5,00 ; Bouvaret 10,00 ; Laberche 20,00 ; Boutines 5,00 ; Arru 20,00 ; Nicolas 3,20 ; Hautemulle 38,00 ; Blachier 10,00 ; Groupe du Monde Libertaire 60,00.

ASSOCIATION CULTURELLE DE CLICHY
Vendredi, 28 juin à 21 h.
Salle des fêtes, 115, r. H. Barbusse, Clichy
CUBA
par le dessinateur Siné retour de Cuba
Un libre débat suivra

VIE DE LA FEDERATION

AIX EN PROVENCE
GROUPE LIBERTAIRE
S'adresser à José BARRACHINA, Clos des Fleurs, Bâtiment A, 41, Avenue P.-Solari.

ANGERS-TRELAZE
GROUPE ANARCHISTE
Réunion deuxième mercredi du mois au lieu habituel, Bibliothèque et Librairie.

ASNIERES
GROUPE ANARCHISTE
Salle du Centre administratif, Place de la Mairie (deuxième et quatrième mercredis).

BORDEAUX
GROUPE ANARCHISTE « SEBASTIEN FAURE »
S'adresser à PEYRAUT Yves, 15, rue Blanqui, à CENON (Gironde).

BAYEUX
GROUPE LIBERTAIRE
Réunion chaque mois. S'adresser à J. P. Belliard Ecole à GUERIN par Bayeux (Calvados).

CAEN
GROUPE ANARCHISTE
Réunion chaque mois. S'adresser à Michel FREROT, 57, route de Lion-sur-Mer. à CAEN (Calvados).

CARCASSONNE
GROUPE HAN RYNER
Francis DUFOUR, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, à CARCASSONNE (Aude).

COMMENTRY
GROUPE ANARCHISTE
Animateur, Louis MALFANT. Boulevard Rambourg, à COMMENTRY (Allier).

FALAISE
GROUPE ANARCHISTE
Réunion chaque mois. S'adresser à Louis LA FAYE, 10, rue Gambetta à FALAISE (Calvados).

GIVORS
GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à G. DARTOIS, Chemin des Charmes à GRIGNY (Rhône).

LAUSANNE
GROUPE ANARCHISTE
S'adresser à F. Lemoine, 3, rue Ternaux, Paris 11e.

LE HAVRE
GROUPE LIBERTAIRE JULES DURAND
Réunions : Section de Rouen, les 1er et 2e Mardis de chaque mois.
Section du Havre, les 1er et 2e Vendredis de chaque mois.
1er Samedi et 1er Dimanche du mois, vente du journal à la criée.
Pour prendre contact : Aurelien DAUGUET, 15, rue Schubert, Le Havre.

LYON
GROUPE ELISEE RECLUS
Permanence tous les samedis de 17 à 19 h. Café Bon Accueil, 71, rue de Bonnel à LYON (3e). Adresser toute correspondance au secrétaire AVIAS Raoul, 56, rue Pierre-Lémerd à OULLINS (Rhône).

MARSEILLE
GROUPE ANARCHISTE MARSEILLE-CENTRE.
Réunion tous les lundis de 18 h 30 à 20 h. 12, rue Pavillon, 2e étage.

NANTES
GROUPE FERNAND PELLOUTIER.
Secrétaire, Louis SIMIER, 44, rue de Sèvres, à NANTES (Loire-Atlantique).

SAINTES
GROUPE LIBERTAIRE
Prière de prendre contact avec le camarade Georges AUZANNEAU, route de Marennes, à SAINTES (Charente-Maritime).

STRASBOURG
GROUPE SOCIALISTE - LIBERTAIRE.
Pour tous renseignements, écrire 3, rue Ternaux, Paris 11e.

TOURS
GROUPE LIBERTAIRE « PAUL ZORKINE ».
Responsables : Maraudin, A. et Schakummunds, J. J.
Renseignements : 3, rue Ternaux, Paris, XIe.

PARIS
GROUPE D'ETUDES ET D'ACTION ANARCHISTE.
Permanence chaque samedi de 15 à 19 h, 3, rue Ternaux, PARIS (11e).

GROUPE LIBERTAIRE EMILE HENRY.
Réunion tous les jeudis de 21 à 23 h. 30.
Pour tous renseignements, s'adresser à J. BONNET, 3, rue Ternaux, PARIS (11e).

GROUPE SOCIALISTE - LIBERTAIRE MAKHNO.
Ecrire à Maurice Joyeux, 24, rue Paul Albert, Paris, 18e, qui transmettra.
Réunion le jeudi à 16 h.

GROUPE LES AMITIES INTERNATIONALES
Réunion chaque samedi à 17 h, 3, rue Ternaux, PARIS (11e).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
Réunion du Groupe Mercredi, 12 juin, à 21 heures précises, au local de Montmartre, 110, passage Ramey, Paris, XVIIIe.
Ordre du jour :
Compte-rendu de notre congrès 1963.
Organisation du Rallye camping et de la fête du Groupe. Divers.

GROUPE SOCIAL - LIBERTAIRE JULES VALLES.
Ecrire à Maurice Joyeux, 24, rue Paul Albert, Paris 18e, qui transmettra.
Réunion le samedi à 14 h. 30.

GROUPE DU MONDE LIBERTAIRE.
S'adresser :
3, rue Ternaux, Paris.

GROUPE MAX STIRNER.
Pour tous renseignements s'adresser 3, rue Ternaux, Paris, 11e.

UNION DES GROUPES ANARCHISTES COMMUNISTES
Permanence tous les samedis de 14 h. à 18 h.
Pour ces groupes, renseignements à l'U.G.A.C. ou Francis LEMOINE, 3, rue Ternaux, PARIS (11e).

Pour les cantons d'AULNAY, BLANC - MESNIL, SEVRAN, VILLEPINTE, un camarade formerait un groupe.
Renseignements, r. Ternaux.

GENEVE
GROUPE ANACHISTE-COMMUNISTE ROMAND.
Renseignements : J. Uvignier. 45, Bd. St-Georges, GENEVE.

GRENOBLE
GROUPE ANARCHISTE COMMUNISTE SPARTACUS.
S'adresser à KERAVIS, 162, rue Léon Jouhaux, à GRENOBLE (Isère).

LILLE
GROUPE ANARCHISTE «LA COMMUNE LIBERTAIRE» C.N.T., S.I.A., espérantistes - révolutionnaires. S'adresser à Henri WALRAEVE, 8, rue des Aubépines, à LAMBERSART (Nord).

MAISONS-ALFORT
GROUPE ELYSEE RECLUS.
Réunion tous les vendredis à 20 h., 3, rue Ternaux, Paris, 11e.

PARIS V
GROUPE KRONSTADT
Réunion tous les jeudis à 20 heures au local du Groupe.
Renseignements : 3, rue Ternaux. Paris, XIe.

HAUTE-SAVOIE
GROUPE BERNERI

MACON
GROUPE GERMINAL.

F. A.
Groupes et militants, adressez vos cotisations à Hélène Gouroussi, 3, rue Ternaux, Paris, XIe. C C P 15 912 21 Paris.

DE BADINGUET A DE GAULLE LA BOURGEOISIE REGNE!

Ce mois-ci se tient à NANTES le Congrès annuel de la Fédération Anarchiste de langue française. Bien que connaissant des fortunes diverses, subissant trop souvent le cours des événements, une organisation sut maintenir vivante la présence des principes libertaires dans toutes les luttes sociales, grâce à l'action énergique, courageuse, désintéressée d'une poignée de militants. Il n'est pas d'autres exemples d'une communauté, d'un mouvement ayant subit de toutes parts, en tous lieux, de quelques horizons que ce soit, d'aussi terribles épreuves conduisant à de profondes et apparemment définitives saignées et qui sans cesse renaisse du néant par la pensée et l'action de nouveaux hommes. Maintes fois condamné à disparaître, l'anarchisme se présente, aujourd'hui, plus jeune, plus vivant, plus positif que peut-être il ne fut.

Quel optimisme ! me direz-vous et, comment expliquer une telle euphorie, alors que rien ne la justifie et surtout pas l'évolution politique du pays telle que la discerne un observateur ? Peut-être votre fédération suscite-t-elle un intérêt nouveau auprès des jeunes, ouvriers, paysans et étudiants, mais de toute façon, et pour être franc, que représentez-vous par rapport aux masses de plus en plus imposantes et qui sont conditionnées par des idéologies qui elles ont pignon sur rue ?

On pourrait répondre par un paradoxe et reprenant un vers de l'« Internationale » dire que n'étant rien nous serons tout ! Mais il est une réalité plus sérieuse, un mouvement irréversible qui conduit naturellement le monde ouvrier dans le sens de nos aspirations. Nous ne réprésentons que nous-mêmes mais l'idéal anarchiste, la conception libertaire de la société sont, dans la nature de l'homme, il faut les voir comme l'aboutissement logique de la lutte des classes, de l'évolution de l'humanité. Ainsi, toute analyse de l'actualité et plus précisément dans le cadre de l'Europe occidentale, conduit à des solutions qui positives sont celles préconisées par le socialisme anti-autoritaire.

Par exemple, en France, ces derniers mois nous avons noté tout d'abord le souci évident du haut patronat, d'obvier les motifs de crises et de conflits sociaux en mobilisant à son service les faiseurs de miracles politiques et économiques. L'opération s'est schématiquement éxécutée en deux temps. Nous assistons tout d'abord au lancement publicitaire de la mystification théorique : l'Etat gaulliste sera un Etat social, enfin les travailleurs recevront une juste part en récompense de leurs œuvres, ils seront associés aux profits du système capitaliste, ils bénefiicieront d'une production en délirante expansion. Pendant ce temps dans les coulisses l'opposition démocratique suppute des moyens nécessaires pour accomoder ses « principes » aux exigences du moment. La seconde phase, la plus sérieuse, consiste à mettre en pratique d'aussi excellentes dispositions. On offre une semaine supplémentaire de congés payés et quelques maigres pourcentages d'augmentation. Toujours dans les coulisses, l'opposition, pute vieillissante, crie à-la-plus - grande - victoire - du - prolétariat - depuis - 1936, le pouvoir s'amuse... Seul efausse note dans ce concert, les mineurs se mettent en grève — ouvriers, soit dit en passant, d'une production dépassée, indigents charitablement pris en charge par l'Etat —. Nous avons dans ces colonnes largement fait part de la grande espérance que nous avons ressenti tout au long de la lutte menée par les mineurs contre l'Etat et tout aussi largement dénoncé l'attitude équivoque de l'opposition politique et syndicale pour ne pas y revenir encore ; si ce n'est pour rappeler que les changements profonds, radicaux, que désiraient les mineurs au combat sont ceux qu'à très brève échéance l'ensemble des travailleurs sera obligé d'éxiger et non plus seulement pour manifester une quelconque solidarité, mais pour préserver leur éxistence même.

La démagogie de De Gaulle et de ses aides ne suffira bientôt plus. Le mythe de la nation riche et heureuse ne peut résister à la réalité du quotidien qui est dans un appauvrissement pas seulement relatif du pouvoir d'achat des travailleurs. Aussi voit-on s'amorcer une campagne d'austérité. On fait grand tapage des mesures propres à arrêter l'inflation, dissimulant sous ce terme la vérité qui veut que l'inflation soit le stimulant ordinaire du système capitaliste, que la demande supérieure à l'offre est facteur de gros bénéfices, que les gros bénéfices ne peuvent être obtenus que par une augmentation de plus-value au détriment du travail, que l'emprunt de l'Etat n'a pour but que de stabiliser une situation trop explosive, et d'accroître enfin les profits par la spéculation bancaire. Ce que nous dénonçons c'est l'incapacité de planifier en régime capitaliste où l'intérêt prime, dépasse, efface les moindres notions de service. Alors, à quoi bon ces marchandages de boutiquier pour une augmentation de salaire dont le mince bénéfice est résorbé dans les jours qui suivent, à quoi bon une quatrième semaine de congés payés, alors que les transports et les loisirs atteignent des prix hors de portée. Certes, les travailleurs partiront en vacances et cela est parfait car nous sommes persuadés que la lutte sociale reprendra plus violente, plus féroce dès la rentrée, et c'est cela la raison de mon optimisme.

Le monde du travail a de plus en plus conscience que la lutte revendicative n'a de sens que si elle est permanente et considérée comme un moyen vers la révolution sociale, révolution qui à notre époque passe par la chute du gaullisme et la disparition de la somme d'exploitation et d'allénation qu'il représente. La lutte anti-gaulliste, dit-

par Henri KLEBER

on, n'aboutit vers aucune perspective révolutionnaire, qu'il ne s'agirait en somme que de remplacer un homme par un autre, de faire simplement le jeu des politiciens qui s'agitent dans l'ombre — ceux du passé et ceux du futur —.

Nous savon certes que des J.J. Servan-Schreiber attendent impatiemment la chute de notre Napoléon pour revêtir la redingote de Thiers, mais à la différence de l'empereur chassé d'une chiquenaude par le peuple lorsque la bourgeoisie l'abandonna, ce que nous entendons par lutte anti-gaulliste c'est à la fois la fin de l'homme et du système, de ceux qu'il sert et de ceux qui le servent. Le Gaullisme est un répugnant symbole, une sale manière de penser et de vivre : c'est la plus haute expression de la bourgeoisie repue et jouisseuse.

La nature du pouvoir détermine fatalement des moyens et des buts de lutte qui déboucheront vers le communisme libertaire car, qui pourrait croire encore « *que la conquête des pouvoirs dans l'Etat, par le peuple, suffira pour accomplir la révolution sociale ! — que la vieille machine, le vieil organisme, lentement élaboré au cours de l'histoire, pour broyer la liberté, pour écraser l'individu, pour asseoir l'oppression sur une base légale pour égarer le cerveau en l'habituant à la servitude — se prêtera à merveille à de nouvelles fonctions : qu'elle deviendra l'instrument, le cadre, pour fermer germer une vie nouvelle, pour asseoir la liberté et l'égalité sur des bases économiques, pour reveiller la société et marcher à la conquête d'un meilleur avenir !...*

Quelle immense erreur !

Pour donner libre éssor au socialisme, il s'agit de reconsturire de fond en comble une société, basée aujourd'hui sur l'étroit individualisme du boutiquier. Il s'agit non pas seulement — comme on l'a dit quelque fois en se plaisant dans la vague métaphysique — de remettre au travailleur « le produit intégral de son travail », mais il s'agit de refaire en entier tous les rapports, depuis ceux qui existent aujourd'hui entre chaque individu et son marguillier ou son chef d egaré, jusqu'à ceux qui existent entre métiers, hameaux, cités et régions. Dans chaque rue et dans chaque hameau, dans chaque groupe d'hommes réunis autour d'une usine ou le long d'une voie férrée, il faut réveiller l'esprit créatif, constructeur, organisateur. afin de reconstruire toute la vie — à l'usine, sur le chemin de fer, au village, au magasin, dans l'approvisionnement, dans la production, dans la distribution. Tous les rapports entre individus et entre les agglomérations humaines sont à refaire, du jour même, du moment même où l'on touchera à l'organisation actuelle commerciale ou administrative.

Et l'on veut que ce travail immense, qui demande l'éxercice libre du génie populaire, se fass edans le cadre de l'Etat, dans l'échelle pyramidale de l'organisation qui fait l'essence de l'Etat ! On veut que l'Etat, dont nous avons vu la raison d'être dans l'ecrasement de l'individu, dans la haine de l'initiative, dans le triomphe d'une idée qui doit être forcément celle de la médiocrité, devienne le levier pour accomplir cette immense transformation !... On veut gouverner le renouveau d'une société à coups de décrets et de majorités électorales... Quel enfantillage !

(« *L'Etat, son rôle historique* ». — Pierre KROPOTKINE

Alors vous comprenez pourquoi la perspective de notre congrès, les progrès enregistrés, l'énorme et passionnante tâche qui nous attend sont de nature à nous réjouir.

la carrière exceptionnelle de DAUDE - BANCEL

PAR PIERRE-VALENTIN BERTHIER

Daudé-Bancel, disparu le 4 avril dernier, avait eu quatre-vingt-douze ans le 15 décembre 1962. C'est en effet en 1870 qu'il naquit à Carnas (Hérault).

Il avait souhaité dès son adolescence devenir journaliste, mais sa famille l'orienta vers la pharmacie. Il n'en écrivait pas moins dans les journaux. Diplômé de l'université de Montpellier en 1893, il fit peu après la connaissance de Charles Gide, alors professeur à la faculté de Droit de cette ville. Ce fut ce grand économiste qui l'initia aux questions sociales et surtout à la coopération. Daudé-Bance' allait leur consacrer sa vie.

En 1901, Charles Gide, devenu professeur à la Faculté de Droit de Paris, le pressentit pour être le secrétaire général de l'Union coopérative des sociétés françaises de consommation, dont lui-même était président. Poste ingrat, dont nul ne voulait : il n'y avait que 8.000 francs en caisse. L'ancien titulaire, Deherme, ex-typographe, apôtre des universités populaires, l'avait laissé vacant.

Daudé-Bancel savait ce qui l'attendait à Paris. Soria, qui avait été secrétaire général avant Deherme, et qui travaillait au chemin de fer, lui avait rendu visite et parlé de son ancienne fonction. Malgré cela, Daudé-Bancel accepta. Il « bazarda » sa pharmacie; et voici comment il raconte lui-même le début de son aventure :

« Deherme me pilota dans Paris, que je ne connaissais pas. Je lui posai une question importante, celle de mon salaire mensuel. « Soixante francs », répondit-il. C'était fort maigre. Heureusement, j'avais avec moi le produit de la vente de ma pharmacie. On pourrait donc tenir quelques années en mettant les choses au pire. Après, on verrait. »

Il s'installe dans les locaux de l'Union, deux pièces très sombres, avec entrée et débarras. Il se met à la tâche. Charles Gide lui apporte l'aide de ses élèves, car il y a des militants enthousiastes de la coopération parmi les étudiants. Au nombre de ces pionniers Alfred Nast, Henri Hayem, Henri Barrault, Alfassa, de Velna, qui périt en mer. D'autre part, des conseillers techniques pleins de bonne volonté opèrent les achats en gros : Bailly, Chabert, Copin, Marty, Tutin et Langin.

Les six premières années furent très dures. Daudé-Bancel vit fondre entièrement, au service de l'idéal coopérateur, le produit de la vente de son officine de pharmacien. Le mouvement ne s'affirma qu'à la réalisation de l'unité coopérative, qui donna lieu, en 1912, à la création de la Fédération nationale des coopératives et du magasin de gros destiné à leur approvisionnement.

Toute cette période et aussi celle qui suivit la première guerre mondiale, sont pleines de tumultes et de polémiques. Daudé-Bancel s'étant prononcé pour la neutralité de la coopération, parce qu'il estimait — et aujourd'hui l'accord est loin d'être fait sur ce point !— qu'un engagement politique ou idéologique risquait de conduire le coopératisme à sa destruction, il fut l'objet de graves critiques. Certains reprochaient à une coopération ouverte aux ouvriers et aux patrons d'être un instrument de collaboration de classes, tandis que les profiteurs, sachant de leur côté qu'elle se proposait d'abolir le profit, l'accusaient d'être le cheval de Troie du prolétariat. Brûlante controverse ! Daudé-Bancel était, par elle, tiré à huc et a dia. Ses opinions le rapprochaient beaucoup des libertaires; il collabora non seulement à l'Humanité nouvelle *et à* la Société nouvelle, *d'Augustin Hamon, mais encore aux journaux syndicalistes, et notamment anarcho-syndicalistes. Il eut des rapports nourris avec Pelloutier, Pouget, Yvetot, E. Armand (avec qui il se brouilla), Georges Sorel. Il fournit des documents à Sébastien Faure pour son* Encyclopédie anarchiste *(articles sur le coopératisme et le georgisme).*

Un jour, l'Argus *lui envoya des coupures de journaux dans lesquelles il était traité de « révolutionnaire » par les uns et de « réactionnaire » par les autres. Charles Gide, étant entré à l'Union et les ayant lues, lui dit : « C'est merveilleux ! Vous recevez des coupes de pied de droite et de gauche, ça vous obligera à marcher droit ! »*

En 1925, Daudé-Bancel se vit proposer par Sam Meyer la succession d'Albert Cauwell, rédacteur en chef de la revue la Terre, *qui venait de mourir à Bruxelles. A cette époque, Daudé-Bancel s'intéressait déjà aux questions fiscales, mais il était plutôt disciple de Léon Walras, partisan de la nationalisation du sol, que de Henry George, qui préconisait l'impôt sur la valeur du sol. Ce fut sur l'insistance particulière de Sam Meyer qu'il accepta, Charles Gide étant intervenu de son côté; et Daudé-Bancel se rallia si bien au georgisme qu'il en devint un des plus ardents défenseurs, et qu'à la fin de sa vie il continuait à publier, trimestre après trimestre,* Terre et Liberté, *qui avait pris la suite de* la Terre *après la décision prise par ses animateurs d'insérer les thèses libre-échangistes dans ses colonnes.*

Jusqu'au bout, ce non-conformiste est demeuré en liaison avec les mouvements libertaires, qui avaient sa prédilection. Il y a quelques années, il donna une conférence aux Amis de Sébastien Faure. Il était d'une infatigable activité.

Après sa mort, on trouva chez lui la copie toute prête du numéro en préparation de Terre et Liberté, *qui devait, hélas ! être consacré à sa carrière et à son éloge funèbre. Il laissait un article su le livre de Rassinier,* l'Equivoque révolutionnaire ; *ses continuateurs l'ont inséré dans le numéro en question. On découvre en le lisant à quel point les questions sociales le préoccupaient encore. Il décortique le travail de Rassinier avec une ardeur juvenile qui n'exclut pas la lucidité issue d'une très longue expérience. Qu'on soit ou non d'accord avec Daudé-Bancel, ce fut un de ces hommes de qui l'existence riche et pleine fait dire qu'ils n'ont pas perdu leur temps. Rêver d'une carrière comme la sienne est une haute ambition.*

LE MONDE LIBERTAIRE
Rédaction - Administration
Paris 11.289-15
3, rue Ternaux. PARIS-XI

ABONNEMENT A 12 NUMEROS
Tél. : VOL. 34-08
France ..... 10,00 F.

C.C.P. Librairie Publico
Etranger ..... 11,50 F.

✱

Changement d'adresse
0,30 F. en timbres-poste

FLASHES sur l'actualité

REFORME DE L'ARMEE

Vers la mi-avril la Fédération des Clubs Léo-Lagrange a tenu son congrès. Une place importante a été faite à un rapport concernant une « réforme de l'armée ». D'inspiration socialiste-bonteint, ces braves gens appartiennent à l'une des diverses catégories qui prétendent être « réalistes », « avoir les pieds sur terre ». Vive l'autosatisfaction !

Le rapport se dilue dans les détails familiers à tous les bons apôtres de la social-démocratie : « faire du social », c'est-à-dire augmenter le prêt quotidien, le nombre des voyages gratuits, la prime de démobilisation, réduire le temps à passer « sous les drapeaux » plutôt que le nombre des appelés, améliorer la formation pré-militaire, garantir la réintégration dans le secteur civil des cadres de carrière. On en passe d'aussi bonnes.

« Faire du social », c'est-à-dire augmenter le volume de la carrotte pour mieux attacher l'âne à sa mangeoire.

Anti-sociaux, irréalistes, etc. Nous acceptons volontiers ces doux noms d'oiseaux, car pour nous l'armée sera toujours une institution à abattre. Une seule « réforme » possible : SA DISPARITION TOTALE. Les moyens dépendant des circonstances.

En pleine bagarre nos camarades espagnols et cubains savaient garder l'esprit clair, savaient refuser le bagne militariste : « Miliciens, oui ! Soldats, jamais ! »

★

LA P... RESPECTEE

Coucou, le revoilà. Eh oui, c'est bien lui, c'est Debré, Bon Zoreil pour les intimes. Il revient de la Réunion, élu, bronzé, tout heureux. Encore un qui s'ouvre une voie dans le putanat électoral. Pourtant, quelle déchéance ! En être réduit à faire le trottoir à la Réunion après avoir été premier ministre ! Décidemment, le gaullisme ne paie pas. Rien ne vaut la prostitution. A moins qu'un harmonieux mélange des deux...

★

REQUIEM POUR UN MAURIAC

Le Gaullisme ne se ramène pas à la volonté de puissance d'un homme. Il est révolutionnaire. » C'est pas moi qui le dit, c'est François Mauriac ! Et pas n'importe quel Mauriac, mais celui des grands jours ! Le déconographe en bandouillère, l'œil agrippé sur deux étoiles... Jadis, l'étoile polaire guidait les grands navigateurs. De nos jours, pour merdoyer dans la politique gaulliste, il faut à nos Mauriac deux étoiles : des étoiles gaullaires. Drôle d'époque. Mais attendez, ce n'est pas fini. Très en forme le corbeau ! « Le pragmatisme gaullien adapte sans hâte les institutions à ce qu'exige la France renaissante. Le système est comme secrété non par le caprice d'un grand homme, mais par le réel dont son génie sait, jour après jour, dégager l'existence. »

C'est-y pas beau ? Les tribunaux d'exception, les scandales à la construction, les tortures, Charonne, les « suicidés » dans les commissariats, l'inutile et absurde force de frappe, la renaissance du nationalisme, l'accroissement de la misère, tout cela c'est du génie. Du génie gaulliste. Et si Mauriac le dit, c'est que c'est vrai. Pour lui bien entendu.

Pauvre Mauriac. Vos croassements séniles et tremblotants ne vous porteront pas chance. Vous devriez pourtant savoir que le destin des maîtres est de finir dans la poubelle de l'histoire. Quant aux valets, ils n'ont droit qu'à la fosse à merde. Bon appétit, monsieur Mauriac.

★

ETATS GENERAUX POUR LA PAIX

St-Ouen, 19-5-1963.

Une grande manifestation, haute en couleurs, puissante en participants : 50.000 persones effectivement, se trouvaient là. Riche d'espoirs, ce rassemblement pourtant sentait la kermesse et le cotillon; parmi des ouvriers et des étudiants, des jeunes syndicalistes et des représentants du monde paysan, sincèrement convaincus et conscients de leur lutte, les organisateurs firent défiler les gosses et les fanfares envoyés par les municipalités communistes; au son des tambours et des clairons exécutant des marches militaires, et, derrière des drapeaux tricolores, le cortège a traversé St-Ouen.

Drôle de conception du pacifisme.

Dommage !

★

L'INTERNATIONALE DEVIATIONISTE

« Il ne sied pas maintenant de verser dans la phrase anarchiste sur la haine du passé...

Elles ne conviennent pas exactement ces paroles que l'on trouve même dans notre chant l'INTERNATIONALE : « Du passé faisons table rase. »

Maurice Thorez. Ivry, mai 1963.

Et voilà l'Internationale qui commence à ne plus être dans la ligne du parti.

Trop révolutionnaire, ce chant deviendrait-il gênant pour ces messieurs du Comité Central ? Certes, la « Marseillaise » cadre mieux avec la politique colaborationiste que ces derniers préconisent, et comme l'on s'ingénie à démobiliser les masses, on est bien forcé de coller certaines valeurs à cette société catholico-impérialiste.

Espérons que le prolétariat contournera ce piège, remontera la pente de la démission et saura retourner à la source du socialisme, ce vrai socialisme où il est justement question « De faire du passé table rase », condition première à l'émancipation et à la liberté de l'individu.

★

MESSIEURS LES AGENTS, TIREZ LES PREMIERS

Si vous avez la gâchette sensible et si vous voulez satisfaire ce besoin sans craindre la prison, alors engagez-vous dans la Police. Là, on vous remettra une arme et vous n'aurez plus qu'à aller vous promener en attendant le moment où un jeune passera, il est nécessaire que ce soit un jeune, ils sont très mal vus en ce moment. Alors, vous interpellerez ce jeune sous prétexte d'une vérification d'identité et si vous avez de la chance votre aspect et votre réputation l'effraiera et il se sauvera. C'est à ce moment que votre travail sera récompensé : en effet, il ne vous restera plus qu'à tirer lâchement sur l'enfant qui se sauve, en ayant bien soin de viser les parties vitales. Lorsque vous l'aurez tiré et que l'on vous en demandera la raison, vous n'aurez qu'à dire « qu'il a fait un geste qui vous a effrayé », « que vous avez glissé et que votre mitraillette est partie tout seule », ou « que vous vous sentiez en danger ».

Ces prétextes sont sûrs, ils ont fait leurs preuves et si jamais vous passez en jugement, vous ne pouvez être condamné qu'à une courte peine avec sursis. D'ailleurs, vous ne seriez pas le premier; jugez-en :

— En 1961, un sous-brigadier tue un garçon de 17 ans : il est condamné à 8 mois de prison avec sursis.

— En 1961 encore, un brigadier tue un garçon de 14 ans et est condamné à 6 mois de prison avec sursis.

— En 1963, un gardien de la paix (ne soyons pas ironiques) tue d'une rafale de mitraillette, à la sortie d'un bal un garçon de 18 ans; il est condamné à deux ans avec sursis.

Alors vous voyez, c'est sans risques et c'est tout de même mieux que d'aller casser des pipes à la Foire du Trône.

« L'ARMEE DE L'AIR AURA DE MOINS EN MOINS D'AVIONS » (1)

Ne les verrons nous plus
Nos beaux aviateurs,
Qui faisaient tant tourner les têtes
Au bal ?

Peu avaient volé
Mais tous avaient des ailes,
Sur leurs casquettes bleues.
Ils savaient prendre l'air
D'être monté en avion
Quand partait un Tango.
Ils avaient un regard si fier
Les plantons du camp d'aviation

Restaient encore quelques appareils
Supersoniques à piloter
Par de nobles fils de famille,
Filant seuls dans l'azur,
Pétant une vitre par ici,
Tombant un téléphérique par là.
Le métier se perd :
Les Engins
Téléguidés et dix fois plus chers encore
Sont là.

Ils ne verront plus d'avions
S'envoler au bout de la piste.
Mais ils garderont leurs ailes
Sur leurs épaulettes bleues.
Les beaux aéronautes
De nos bals.

J. PRESLY

(1) *Gl Stehlin, chef d'Etat Major de l'armée de l'air. Revue « Forces Aériennes françaises ». Avril 1963.*

★

VIVE L'HABEAS CORPUS !

Il y a un mois Marcel Den Brunche comparaissait devant la cinquième chambre correctionnelle. Il avait quarante et un ans et depuis plusieurs années vivait à l'Armée du Salut. Ce pauvre père qui ne pouvait s'adapter à notre société avait volé deux litres d'essence et pour cela le juge Sacotte le condamna à deux mois de prison. Mais entre son arrestation et son jugement s'était écoulé dix mois, période pendant laquelle il fut l'hôte de l'Etat français qui, dans ses prisons, le soigna si bien que le jour de la condamnation, au moment précis où on lui annonçait qu'il était libre, ayant été interné plus longtemps qu'il n'était condamné, il s'écroulait dans son box et mourait subitement.

Comment ne pas être révolté par de telles choses ? Est-il normal, est-il humain qu'un homme soit interné avant d'être jugé ?

Depuis plusieurs siècles déjà, la Grande Bretagne par le Bill de l'Habéas Corpus a décidé qu'un homme ne peut être interné plus d'un jour sans avoir été jugé !

A REBROUSSE POIL — par P.-V. BERTHIER

ASSISTANCE

On a cité récemment le cas d'un homme qui, ayant recherché toute sa vie la marâtre à laquelle il devait le jour, finit par la découvrir au bout d'un grand nombre d'années. Un journaliste l'interrogeant, l'intéressé répondit :

— J'étais enfant trouvé, et je voulais connaître ma mère, qui m'avait abandonné à ma naissance; mes investigations ont enfin abouti.

— Alors vous êtes content ?

— Oui et non. Car j'ai été mal récompensé de ma persévérance filiale : à peine l'eus-je retrouvée qu'elle m'a attaqué en justice pour me réclamer une pension alimentaire, et le tribunal lui a donné raison. Je ne comprends pas que, n'ayant rien reçu d'elle étant petit, je doive lui verser quoi que ce soit maintenant ! »

Comme quoi la curiosité, même animée par la tendresse, court le risque d'être punie.

●

Dans un ordre de faits quelque peu similaire, un de mes amis s'est mesuré à des déboires qui l'ont fâcheusement « empoisonné ». Il donnait chaque mois une somme fort correcte à ses vieux parents incapables de travailler, à savoir sa mère et l'homme qu'elle avait épousé en second mariage alors que son premier mari, père de mon ami, venait d'être tué à la guerre quelques mois à peine après la naissance de ce dernier.

Les deux vieillards tombèrent malades, et mon ami, trouvant la charge trop lourde, sollicita le bénéfice de l'assistance médicale gratuite. On la lui refusa, à cause de son salaire considéré comme « élevé » :

« Vous devez aider vos vieux parents !

— Mais je les aide, je leur donne tant par mois pour vivre. Seulement, le médecin, les médicaments, les opérations, ça, c'est au-dessus de mes moyens. »

On lui précisa par lettre qu'il avait le droit d'interjeter appel devant l'instance préfectorale, mais qu'il risquait, s'il le faisait, de se voir frapper d'une amende « pouvant aller jusqu'à 100 F pour appel abusif ».

Il fit appel quand même et comparut, au chef-lieu de son département devant un jury de douze personnes, dont onze du sexe masculin, qui le prièrent d'exposer son cas. Il s'expliqua. Et d'abord on lui rétorqua, là aussi, d'un ton sévère que les enfants doivent assistance à leurs parents. Il se mit en colère, citant les sommes qu'il payait de son plein gré :

« Je fais mon devoir, et je n'ai pas besoin qu'on me le dicte. Si vous en doutez, demandez le témoignage de mon beau-père.

— Pourquoi dites-vous : mon beau-père ?

— Parce qu'il n'est pas mon père, qu'il a épousé ma mère peu de temps après ma naissance.

— Cela change tout. Du moment qu'il n'est pas votre père, vous ne lui devez rien, ni soins ni pension. Vous ne le devez qu'à votre mère. »

Cette fois, la colère de mon ami redoubla :

« Après m'avoir donné une leçon de morale, vous me proposez une leçon de droit. Je n'accepte ni l'une ni l'autre. Cet homme m'a élevé comme si j'étais son fils, je prétends l'en remercier aujourd'hui. Je lui sers de bon cœur une pension. Et je ne vous demanderais rien si j'étais en mesure de le soigner à mes frais ! »

Puis, il se calma, car il comprit soudain que le personnage qui lui avait dit : « Vous ne devez rien », venait de lui tendre la perche et de lui fournir l'argument décisif — d'une moralité et d'un cynisme singuliers ! — pour obtenir gain de cause.

●

Ces questions d'assistance amènent des situations burlesques quand elles devraient en résoudre de pitoyables.

Un soldat qui faisait son temps dans le sud oranais avait dû revenir en hâte épouser une jeune personne qui se disposait à le rendre père. Il repartit, l'enfant naquit, puis, le militaire ayant obtenu une permission, voilà que la maman — souvent femme varie — lui signifa qu'elle ne le recevrait pas et qu'elle avait changé de point de vue : elle ne voulait plus de la vie à deux.

Passons charitablement sur le chagrin du jeune père. Avec crânerie, il fit face à l'adversité et engagea une instance en divorce. Etant donné qu'il était aux armées, il obtint d'office l'assistance judiciaire. Mais, à 2.500 kilomètres de son foyer brisé, il se trouvait dans l'impossibilité d'en tirer profit, puisqu'il ne pouvait déférer aux convocations imposées par la procédure.

Son service terminé, il revint au pays, reprit aussitôt son travail et retourna voir les hommes de loi pour en finir avec une situation anormale. Or, sans plus tarder, l'assistance judiciaire — dont il n'avait jusque là bénéficié qu'en théorie — lui fut retirée :

« Vous n'y avez plus droit, puisque vous êtes civil.

— Civil, mais sans argent; il y a deux ans et demi que je n'ai pas gagné un sou, exception faite de ma solde, qui ne me permettait pas de faire des économies.

— Soit, mais vous travaillez, et pour un salaire décent.

— Il y a huit jours seulement que j'ai repris mon emploi, et je n'ai même pas touché encore ma première feuille de paye !

— Ce sont là des détails. Etant civil et convenablement salarié, vous ne pouvez plus prétendre à l'assistance judiciaire, dont vous n'avez du reste fait aucun usage lorsqu'elle vous était accordée. »

Argument sans réplique, que notre ancien Bidasse fut bien obligé d'accepter. Il se demande maintenant si la justice lui reprochera, afin de lui attribuer les torts, d'être reparti pour l'Algérie après son mariage : n'a-t-il pas, en regagnant son corps, abandonné le domicile conjugal ?

LA COMMUNE ET SES LEÇONS

par Valentin ZORONOV

★

Michel Bakounine

★

Si l'on s'en rapporte au catéchisme marxiste-léniniste et surtout à la fameuse brochure « L'Etat et la Révolution », brochure qui fit long feu, de V. I. Lénine, on pourrait ramener les leçons de la Commune au nombre de six :

1. D'avoir brisé, démoli. « la machine de l'Etat toute prête » et ne pas se borner à s'en emparer.
2. D'avoir supprimé l'armée permanente en remplaçant cette dernière par le peuple armé.
3. De réaliser le gouvernement « à bon marché », réduisant ses hommes à « des simples agents » et ne jouant qu'un « rôle de surveillants et de comptables modestement rétribués ».
4. D'assurer à tous les fonctionnaires de l'Etat « un salaire d'ouvrier », transformant la démocratie bourgeoise en démocratie prolétarienne.
5. De transformer les assemblées parlementaires, « ces institutions de parlotes en institutions agissantes ».
6. Se mettre tout de suite à la construction d'une nouvelle administration ayant pour but la suppression graduelle de toute bureaucratie.

« La Commune — nous assure dans son écrit en p. 54 Lénine — est la forme « enfin trouvée » par la révolution prolétarienne, la forme sous laquelle peut s'accomplir l'affranchissement du travail ».

Vu l'autorité, l'admiration et l'infallibilité en la matière du prophète, nous prions nos lecteurs de confronter ces affirmations théoriques à la lumière de la réalité du soi-disant monde socialiste. de les comparer avec ses réalisations, ses faits sociaux, économiques et politiques, et sans arrière-pensée ni parti pris nous dire s'il existe des traces mêmes de la mise en pratique de ces enseignements de nos jours. Les contradictions théoriques et pratiques des prétendus socialistes et communistes scientifiques sont par trop visibles, par trop évidentes pour s'y arrêter ici. Notons toutefois que ces « enseignements », on le sait maintenant sont, soit profondément altérés, soit oubliés et abandonnés en totalité. Et il suffirait d'observer ce qui se passe dans les pays de l'Est d'une manière tou-à-fait fragmentaire, pour s'en convaincre. La conduite des partis de l'extrême-gauche à l'Ouest en dit long aussi.

On peut dire sans crainte que ceux qui se réclament tant de la Commune n'ont fait que marcher et marchent tout juste en la direction opposée de la Commune de Paris, de ces initiatives, de ces démarches et de son idéal.

A-t-on brisé et démoli « la machine de l'Etat toute prête » dans les pays de l'Est d'après-guerre ? A-t-on supprimé l'armée permanente, réalisé le gouvernement à bon marché et réduit les fonctionnaires de l'Etat au « rôle de surveillants et de comptables modestement rétribués », leur assurant le « salaire d'ouvrier ? » Où est donc la suppression graduelle pendant ces dernières 46 années de la bureaucratie en la « patrie du prolétariat » ?

Or, de plus, prétendre être fidèles partisans de la Commune, réalisateurs de l'œuvre entreprise par celle-ci c'est tout simplement se moquer de l'histoire ouvrière et cracher sur les héros et les martyrs parisiens, tout en poursuivant des buts contraires, c'est aussi mentir et mentir sciemment et intentionnellement.

C'est tout juste le contraire qui s'était fait tant en Russie qu'en Espagne au cours des révolutions du XXe siècle, et qu'on réalise partout où les autoritaires marxistes - léninistes s'emparent du pouvoir et de l'Etat. Et leur premier devoir, naturellement, c'est de se débarrasser par tous les moyens et à tout prix des vrais socialistes-révolutionnaires, des anarchistes, des anarchistes-communistes et des anarcho-syndicalistes. La Russie en est un exemple, l'Espagne en est un autre, la Bulgarie un troisième, Cuba le tout-à-fait dernier.

Et, ceux qui oublient ces faits-là se montrent de très mauvais serviteurs de la cause de l'émancipation du prolétariat, de très douteux révolutionnaires, nageant dans les eaux étrangères de la confusion et de l'autoritarisme; ils s'imaginent que crier contre le capitalisme et l'Etat bourgeois, et répéter des phrases révolutionnaires contribuent à avancer la révolution sociale, sans se prémunir d'avance contre tous les révolutionnaires en apparence et réactionnaires dans les faits; champions d'une politique anticapitaliste et d'une civilisaton anti-bourgeoise, les autoritaires peuvent se réjouir de cet état d'esprit; quant à nous, nous ne cesserons pas de démasquer les farceurs de tout poil, et l'histoire à la main leur démontrer où précisement ils se trompent et veulent tromper les autres.

Les internationaux, les Varlin, les Reclus, les Louise-Michel, les Guillaume, les Bakounine, nos devanciers, ont été les premiers à défendre la Commune de Paris dès la première heure, alors que les Marx et Engels se rendirent tout simplement ridicules, en prétendant la diriger et imposer leurs volontés dictatoriales de Londres.

N'a-t-on pas eu raison de dire que Michel Bakounine était le plus ardent défenseur de la Commune ? et contre la réaction de Versailles, et contre le Pape de Rome, et contre la bourgeoisie et le capitalisme international, et contre des hommes politiques et le gouvernement de la défense nationale, contre Mazzini et si étonnant que cela paraisse, contre les reproches de Marx lui-même.

En son temps, c'est-à-dire, en 1871, M. Bakounine écrivait : « Le socialisme révolutionnaire vient de tenter une première manifestation éclatante et pratique dans la Commune de Paris.

Je suis un partisan de la Commune de Paris qui, pour avoir été massacrée, etouffée dans le sang par les bourreaux de la réaction monarchique et cléricale, n'en est devenue que plus vivace, plus puissante dans l'imagination et dans le cœur du prolétariat de l'Europe; j'en suis partisan surtout parce qu'elle a été une négation audacieuse, bien prononcée de l'Etat » (1).

« L'insurrection communaliste de Paris a inauguré la révolution sociale. Ce qui constitue l'importance de cette révolution, ce n'est pas proprement les bien faibles essais qu'elle a eu la possibilité et le temps de faire, ce sont les idées qu'elle a remuées, la lumière vive qu'elle a jetée sur la vraie nature et sur le but de la révolution, les espérances qu'elle a reveillées partout, et par là même la commotion puissante qu'elle a produite au sein des masses populaires de tous les pays, mais surtout en Italie, où le réveil populaire date de cette insurrection, dont le trait principal est la révolte de la Commune et des associations ouvrières contre l'Etat. Par cette insurrection la France est remontée d'un seul coup à son rang, et la capitale de la révolution mondiale, Paris, a repris sa glorieuse initiative à la barbe et sous le canon des Allemands de Bismarck.

L'effet en fut si formidable, que les marxiens (les marxistes) eux-mêmes, dont toutes les idées avaient été renversées par cette insurrection, se virent obligés de tirer devant elle leur chapeau. Ils firent plus : à l'envers de la plus simple logique et de leurs sentiments véritables, ils proclamèrent que son programme et son but étaient les leurs. Ce fut un travestissement vraiment bouffon, mais forcé. Ils avaient dû le faire, sous peine de se voir débordés et abandonnés de tous, tellement la passion que cette révolution avait provoquée en tout le monde avait été puissante (2).

Dans sa polémique avec le théologien et l'autoritaire Mazzini — cf. le remarquable ouvrage, sorti il y a deux ans, intitulé : M. Bakounine et l'Italie 1871-1872 — on peut lire toujours en défense de la Commune les lignes suivantes :

« La Commune s'était proclamée *fédéraliste*, sans nier *l'unité nationale de la France*, qui est un fait naturel et social, elle nia audacieusement l'Etat, qui en est l'unité violente et *artificielle*. Ce fut un véritable soufflet donné par la Commune de Paris à la doctrine unitaire et autoritaire de Mazzini. La Commune s'est proclamée socialiste. Un autre soufflet à la doctrine bourgeoise de Mazzini, et à la théorie de sacrifice et de dévouement qu'il prêche aux ouvriers au plus grand profit de tous les bourgeois-exploiteurs...

Enfin, et c'est là son crime irrémissible, elle s'est déclarée *matérialiste* et athée; et encore si avec tout cela, elle s'était montrée lâche, féroce, immorale, égoïste, Mazzini lui aurait pardonné peut-être, il aurait peut-être plaidé la *cause de l'ignorance et de la barbarie volontaire d'un peuple privé d'instruction et d'éducation* contre les cruelles vengeances de Versailles. Mais non, ce peuple, *révolté, fédéraliste, socialiste, matérialiste et athée*, et comme tel mille fois criminel, *a osé se montrer au milieu d'une lutte terrible, grand, humain, héroïque et dévoué jusqu'à la mort*. Voilà où est l'horrible scandale, et voilà ce que le théologien Mazzini ne pourra jamais pardonner, car là est le danger » (1).

Il est évident que pour y voir clair il faut absolument abandonner les positions de la théologie, de la politique et, bien entendu, de la dialectique. Il faut posséder la méthode nouvelle, qui est la méthode scientifique et réaliste. Ah, nous savons trop bien que de cette méthode se réclament tous les autoritaires et parmi eux surtout les élèves de l'école Marx-Engels, de Lénine et Staline, de Mao et son rival N. Khrouchtchev.

Pour ce qui est de la Commune et de ses leçons, suivant cette même méthode qui ne peut être basée que sur des faits et des expériences, on arrivera à une conclusion que si l'on cherche à travers le temps et les évènements, à travers les révolutions du XXe siècle; ce ne serait certainement pas dans la réalité, c'est-à-dire, dans la pratique dite communiste qu'on trouve l'application des enseignements de la Commune, mais bien dans la pratique soigneusement cachée — et pour cause — des anarchistes-révolutionnaires russes et espagnols. C'est dans la révolution sociale en Espagne surtout qu'on peut voir la plus large application des initiatives et des enseignements de la Commune. Et ni par la conspiration du silence avec laquelle on veut couvrir cette révolution, ni par les vantardises et le *salto mortal* dont les très scientifiques dialecticiens se sont fait des habiles spécialistes on ne réussira à obstruer la voie de l'avenir.

La Commune de Paris reste, pour nous, la première tentative d'instaurer une société nouvelle par l'action solidaire de tous les opprimés et exploités du prolétariat, société surgie sur les ruines de l'ancien monde autoritaire, cruel et lâche, capitaliste et étatiste, militariste et despotique.

Commune de Paris, internationaliste et fédéraliste ,révolutionnaire et socialiste anti-étatiste et humaine, nous te saluons !

---

(1) *M. Bakounine. Préambule pour la seconde livraison de l'Empire knoutogermanique, Locarno, du 5 au 23 juin 1871, Œuvres, t. IV, p.* 252-253.

(2) *M. Bakounine. Lettre au journal « La Liberté », de Bruxelles, Œuvres, t. IV p.* 386-387.

VIOLENCE EN ALABAMA

BIRMINGHAM (Alabama). — Des chiens policiers spécialement dressés sont lâchés sur des hommes, des femmes, des enfants dont le seul crime est d'avoir la peau noire. La raison de ce déferlement raciste : le désir légitime des Noirs américains de n'être plus considérés comme des êtres inférieurs, tout juste bons à laver les carreaux, à cirer les godillots merdeux des blancs orgueilleux; tout juste bons à danser ou à jouer de la trompette ou du saxophone dans les lupanars de la bourgeoisie capitaliste. « Or sur fond de merde », quel merveilleux blason pour les ex-Etats confédérés.

Le Sud n'a jamais admis sa défaite et les poings se serrent encore à la pensée de la pleurnicharde reddition du général Lee. La honte des vaincus s'ajoute à la haine soigneusement entretenue par l'action meurtrière et spectaculaire du Ku-Klux-Klan. Des feux de mort renaissent de leurs cendres encore chaudes; des flambées racistes traversent l'actualité au milieu de l'indifférence presque générale.

Certes, le Ku-Klux-Klan a perdu quelque peu de son influence. Les tortures, les mutilations, les pendaisons, les exécutions sommaires sont moins nombreuses qu'en 1920. Il n'empêche que l'organisation secrète sudiste a tenu le 13 mai dernier un conseil de guerre secret à Nashville (Tennessee). Le K.K.K. n'allume plus de croix de feu au sommet des Stone Mountains. Ses membres ne descendent plus de la montagne prêcher la croisade moderne. Car il est vrai que, peu à peu, la mentalité des Noirs américains a évolué. Ils ne partent plus vaincus d'avance; ils sont fatigués des actions négatives; ils veulent vivre, vivre, vivre ! La jeune génération étouffe dans l'enclos où on l'a condamnée à végéter, et les barrières artificielles ne résisteront pas à leur volonté de libération. La lutte est engagée. Ils ne veulent plus subir, ils ne veulent plus mendier des « accords » avec les « blancs ».

Le problème de l'intégration est loin d'être définitivement résolu. Le temps sera nécessaire pour panser les plaies ouvertes par la bêtise humaine. Et il est particulièrement navrant de constater que les partisans les plus acharnés de la ségrégation sont les « petits blancs » misérables, presque aussi deshérités que les Noirs. Des pauvres types qui croient s'élever en humiliant leurs semblables; des pauvres types qui s'imaginent que le fait de manger dans des restaurants, de fréquenter des cafés et de pisser dans des chiottes réservés aux blancs sont des preuves flagrantes de supériorité sur des descendants d'esclaves...

Depuis quelques années, la révolte Noire est en marche. La misère, la crainte, le désespoir sont devenus autant de raisons de combattre. Les Noirs résistent aux chiens policiers, marchent sur les mairies, ripostent aux coups des policiers blancs, saccagent et incendient maisons et habitations. La violence engendre la violence. Les Noirs ne connaîtront plus de repos tant qu'ils n'auront pas arraché leur liberté. Ils ne suivront plus qu'une seule loi, la loi du Talion : « Œil pour œil, dent pour dent ».

Gérard SCHAAFS

La jeunesse dans l'histoire

LA JEUNESSE, c'est d'abord la révolte, une révolte contre le patriarcat qui dès la naissance place l'enfant sous sa domination, le modèle et entend délimiter la place qu'il occupera dans la société. Et l'histoire de la jeunesse n'est rien d'autre que l'histoire d'un groupe qui veut affirmer son autonomie. Dès les premiers âges, la jeunesse s'affirmera comme une rupture avec la tradition, et les sociétés en ont pris si nettement conscience, que les morales originelles dictèrent les limites de la place réservée à la jeunesse et n'hésiteront pas à édicter des châtiments sévères contre la désobéissance aux règles établies par la famille, le clan, la nation. Contre la jeunesse, révolte latente à tous les âges, le bras séculier et la condamnation spirituelle nouent des chaînes et cela quel que soit le caractère du régime politique ou de la religion en place.

Et c'est ce qui explique qu'à travers l'histoire, la lutte de la jeunesse se situe en marge des luttes qui aboutissent à l'écroulement ou à la naissance des civilisations et que même lorsque ces luttes semblent communes à toute une classe, la jeunesse de cette classe livre sourdement le combat libérateur qui fera éclater son carcan. C'est ce qui explique la présence active de la jeunesse dans toutes ces luttes de libération politique, religieuse, économique et sociale de l'humanité, car elle espère, à l'occasion de cette lutte, la grande libération morale dont elle serait la première bénéficaire.

On retrouve la jeunesse aux étapes essentielles de l'évolution des peuples et elle apporte à cette évolution son potentiel émotionnel, son dynamisme, son réalisme simplificateur. On a dit qu'elle était l'avant-garde et c'est vrai, car à son impatience qui est commune à celle de son époque, s'ajoute l'impatience de voir à travers la solution générale s'inscrire la solution qui lui est particulière et qui la mettra en condition d'échapper au « dressage » que le patriarcat lui impose et lui a imposé sous tous les régimes qui se sont succédé jusqu'à ce jour.

Et c'est si vrai, que c'est la jeunesse qui créera les hérésies qui se grefferont sur la grande hérésie qui clot le Moyen-Age. C'est elle qui venue de la classe paysanne ou de la classe seigneuriale poussera la révolution de 1789 contre la famille, fera tomber la tête d'un roi « père » de la nation avant d'aller porter son défi aux contreforts du monde civilisé. C'est elle qui, a l'origine même du socialisme, créera les nouvelles hérésies pour des raisons d'ailleurs voisines de celles qui opposèrent d'autres jeunesses aux sociétés constituées. C'est elle qui après avoir fait l'inventaire du globe à la recherche des terres vierges où elle espère planter l'arbre de « sa » liberté, pousse des pointes hors de ce monde archi connu et trop petit pour suffire à sa quête vers des horizons nouveaux que la prodigieuse évolution scientifique lui découvre.

En vérité, même lorsqu'elle se réclame des idéaux classiques, la jeunesse reste en marge et il suffit de voir les embarras des partis en lutte constante avec leur jeunesse pour comprendre que cette place qu'occupe la jeunesse dans l'histoire est irréversible en ce sens qu'elle ne prend pas sa source dans la raison, mais dans la physiologie et dans ses phénomènes que la raison essaie de canaliser. Entre la période qui clot l'enfance et celle où la prise de conscience des diciplines des groupes vont se préciser, il existe un temps mort qui rapproche l'être, déjà formé pour comprendre et pas encore formé pour le jeu de la nature dont il est issu ; c'est la période de la jeunesse, c'est la période de l'anarchie suivant l'idée que la bourgeoisie se fait de cette dicipline « Etre anarchiste à vingt ans, disait Clemenceau...». C'est la période d'Emile Henry, de Hoche, des hérésiaques aux yeux fiévreux, des navigateurs hardis, des fondateurs de religions du Christ, de tous les Christs qui depuis l'origine sillonnent les millénaires.

La jeunesse est donnée ! Dans la limite que le temps lui impartit, elle accorde à la création des hommes une virulence qui marque l'édifice et une fraîcheur qui les console du carcan qu'ils s'imposent. Sans la jeunesse, l'histoire ne serait pas l'histoire des hommes, mais l'histoire de la création par les hommes d'un homme qui porte sur sa face le rictus de la raison.

Les rapports étudiants-jeunes

L'une des questions les plus importantes de la jeunesse est celle qui concerne les rapports entre étudiants et jeunes ouvriers.

En effet, de récentes statistiques nous ont appris que le taux d'étudiants issus de milieux ouvriers n'excède pas 1 % dans les Facultés. Cette constatation suffit à condamner le mythe de l'étudiant frère de misère du jeune ouvrier. On comprend donc aisément que les rapports entre ces deux « catégories » de jeunes soient difficiles ou tout au moins restreints : dès le départ, une différenciation importante s'établit. Alors que le jeune scolarisé est considéré comme un pôle d'intérêt par ses professeurs, le jeune ouvrier, lui, est dédaigneusement rangé par la société bourgeoise parmi les accessoires, les instruments de production, et cette inégalité prend des proportions de plus en plus inquiétantes.

L'étudiant aspire, en général, aux professions libérales ou au fonctionnarisme, et signe ainsi un bail prolongé avec le mode de vie bourgeois, cependant que, dans le même temps, le jeune ouvrier est déjà aux prises avec les sombres réalités de l'insuffisance des salaires, du lock-out, etc.

La même parallèle peut être établi quant à leurs loisirs : art d'avant-g pour les uns, production commer (littérature bourgeoise, théâtre de b vard, revues publicitaires) pour les tres. C'est le cruel antagonisme de bitué du Bou' Mich' et du pauvre c collé à sa mobylette bruyante dans quartiers de la périphérie.

Dans les deux cas, l'influence bour se revêt une force égale : chez le tionnaire en herbe, les préjugés liaux bourgeois, que la scolarité pro gée laisse prospérer ; chez l'apprenti publicité tapageuse faite par la b geoisie autour d'idoles lancées par pour détourner le jeune ouvrier du sans bruit (ce loisir pourrait favo une réflexion, et par suite un « mûr ment » politique).

Entre les deux groupes, un fossé glace et de mépris subsiste souvent. étudiants et lycéens dits de gauche tretiennent que des relations épisodi (pour ne pas dire nulles) avec les je ouvriers. Sans nul doute, ils sympa sent, mais c'est plus par condescenda par habitude que par solidarité.

Le fait est que les syndicats étudi sont restés cantonnés dans leurs pro mes particuliers, s'inscrivant ainsi

JEUNI

Comme celle de chaque génération, la jeunesse d'aujourd'hui fait parler d'elle.

Pour s'en assurer, il suffit de feuilleter revues et périodiques; peu d'articles dont elle ne soit l'objet. Pourquoi parle-t-on d'elle avec tant d'intérêt sinon de complaisance ?

Sans doute parce que, plus qu'aucune autre, la jeune génération tend à se manifester et ce, à quelque classe sociale qu'elle appartienne.

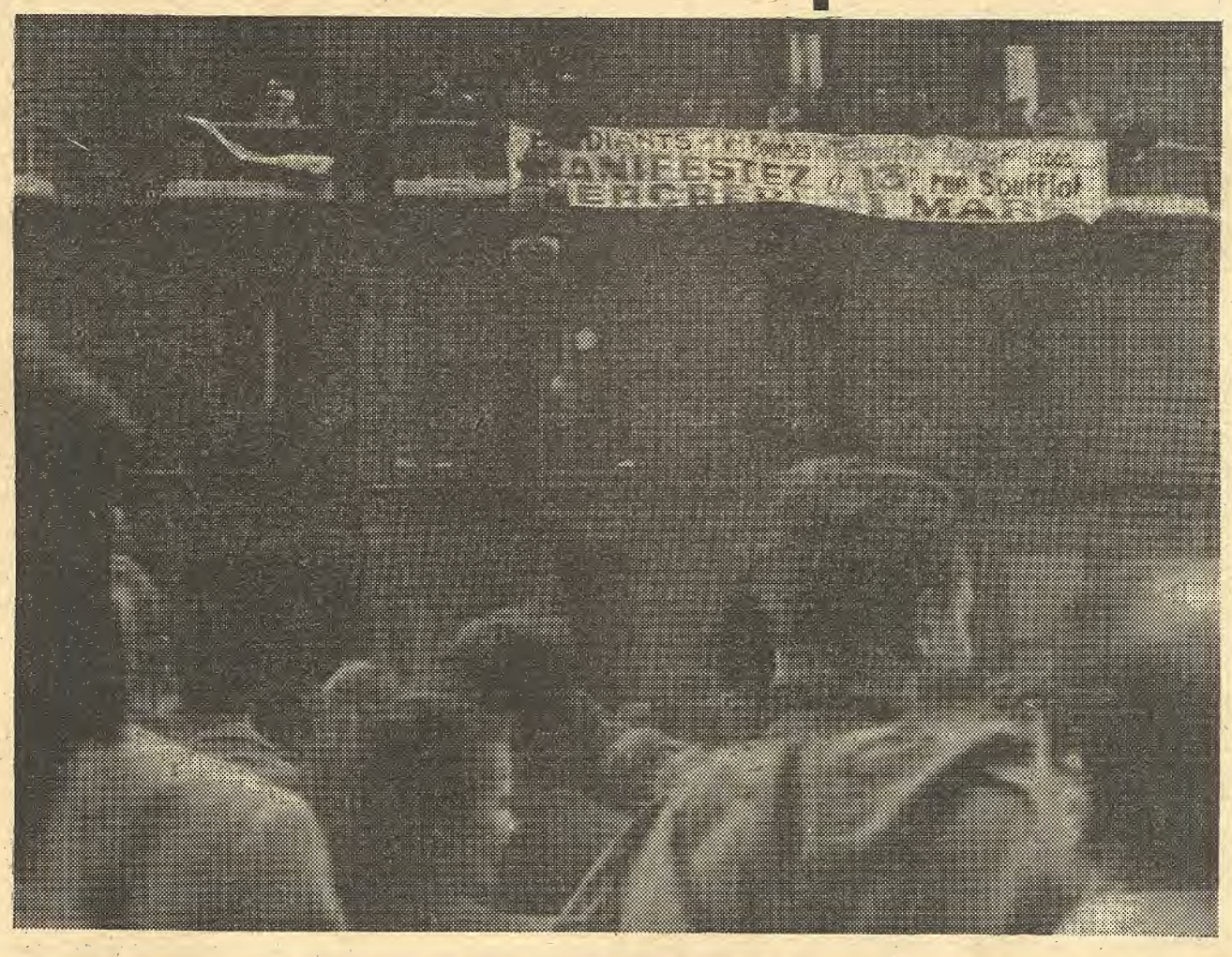
On a donc retenu son extrê turbulence... et les « spécialiste en mal d'analyses de s'en donne cœur joie.

On nous parle d'une recrudesc ce de la « délinquance juvénile mais en ne faisant qu'effleurer problèmes sociaux qui l'engendr Certains vont même jusqu'à don de faux alibis aux « délinquant (« Au fond ces jeunes sont très mantiques », etc.). Ce qui édu re assez joliment la question p donner moins mauvaise consci à la société toujours prête (et p cause) à pardonner quel « écarts » à la jeunesse en att dant qu'elle réintègre sagement troupeau.

Quoi qu'il en soit, une jeun suscitant une telle pléthore d'a cles et de péroraisons, men d'excommunication par Jean cher, prouve par là même dynamisme (latent ou manif son relatif apolitisme.

Le lien géométrique des jeu forces passe-t-il sur le vérit terrain politique ? Y a-t-il jam passé avec celles des générati précédentes ?

Chacun sait que le temps de jeunesse est aussi celui des con dictions internes et des impatien fiévreuses.



Ce que nous proposons

Les perspectives révolution

s uvriers

faux dans l'action pour l'émancipation commune.

Au sein des lycéens, l'influence des préjugés bourgeois est encore plus prononcée. En fin de compte, l'insignifiance des rapports entre étudiants et jeunes ouvriers tient encore à un troisième facteur : la compartimentation des principales forces de la jeunesse **politisée au** sein des partis pourris (qu'ils soient de gauche ou de droite) qui tendent à les « catéchiser », ou à calquer l'orientation de leurs loisirs sur les procédés utilisés par la presse gouvernementale (cf. Nous les garçons et les filles, dernière trouvaille du P.C.F.).

Comment remédier à cet état de choses ?

Une seule solution : la confrontation dans une libre tribune afin de déterminer les aspirations communes et de bénéficier des expériences réciproques. Il serait souhaitable également d'organiser des cours d'initiation au fédéralisme qui compenseraient le vide idéologique dont souffre la plupart d'entre nous.

Nous engageons tous les camarades ouvriers à se ranger à nos côtés dans la lutte que les libertaires ont engagée contre tout ce qui représente une entrave à l'épanouissement complet de l'homme.

Mort pour la patrie

(acquis par l'Etat)

Ces quelques mots, Jacques Vache (surréaliste avant la lettre), les écrivait pendant la première guerre mondiale; quelque part, il ajoutait avec la plus superbe des ironies : « J'objecte à être tué en temps de guerre. »

L'armée est le rempart assurant la défense de toute idéologie aliénante de quelque nom qu'elle s'affuble. Il est absolument remarquable que cette caste soit le rejet des formes expansives et régressives d'une société donnée. Quelles « règles », quels riques vont s'abattre sur l'adolescent soumis à son appel ? Brutalement il va se trouver devant le miroir parabolique, des forces contraignantes d'une société dont il sentait déjà plus ou moins le joug au sein du milieu familial. Etant le microcosme de cette société, la famille ne contribue pas au légitime développement de la jeunesse. Sa constitution a toujours été telle, que la transgression des lois y est sans portée véritable pour ne pas dire nulle.

Elle est aussi cette sorte de tremplin d'où on va obliger l'adolescent à sauter dans la plus absurde des baignoirs démagogiques. Ainsi arrive-t-il devant l'échéance qui déterminera malgré lui un rôle social, dont l'origine est dictature de l'esprit. On peut donc s'étonner de voir tant d'adolescents accepter de proroger leur existence dans un décor qui les bouscule et se les assimile, au point d'abolir leur propre individualité. La discipline militaire ne répond en aucun cas aux valeurs morales qu'elle se targue de défendre. L'ordre dont elle se réclame, n'a depuis trop longtemps que la couleur du sang et le nazisme en reste l'apothéose. Avant d'être l'école officielle du crime, l'armée est celle de l'imbécilité et celle de l'aliénation. Ce n'est d'ailleurs qu'à partir du plus abject abrutissement que le crime organisé peut-être conçu. Le renforcement des privilèges (et on sait lesquels) engendre cette forme de mépris qui, s'exerçant sur l'homme général, condamne du même coup celui qui la répand dans ce lupanar consacré, la caserne. Certains échos (lesquels ?) nous informent du prétendu caractère réformiste que l'armée « moderne » serait en train de prendre. Que nul ne s'y trompe ! Elle a toujours besoin de nouveaux serviteurs, mais mieux conditionnés.

Toute vraie réforme exclut l'armée. Sacristie de la mort et de l'humiliation dont la plus infime est déjà de trop, l'armée est le corps parasite dont les mots clés ne sont point honneur et patrie mais promiscuité, chaînes, décision, hiérarchisée. Les jeunes forces qu'elle s'approprie chaque jour ne sauraient manquer, tôt ou tard de se manifester envers tout et contre elle.

Cette page a été réalisée par les jeunes des Groupes MAKHNO, JULES VALLES, et LOUISE MICHEL

SSE 1963

Domaine des contradictions extérieures, la politique revêt la plupart du temps un caractère technique qui rebute l'adolescent. Bien qu'il sente profondément que si la politique est une science rébarbative c'est l'homme tout entier qu'elle place sur son échiquier, son démon intérieur l'empêche de franchir le pas de l'engagement.

Ainsi la jeunesse a toujours été contre les partis, à moins que ceux-ci ne soient nés en comptant sur elle au départ. L'explication de cette opposition est simple : l'être jeune arrive dans un parti avec tous ses éléments contradictoires, sa révolte.

Organisme adulte et ancien, le parti n'accepte la jeunesse que dans la mesure où il pourra s'approprier ce qu'elle recèle de positif, négligeant tout le reste. Comme c'est précisément ce « reste » qui pousse le jeune à militer, ses relations avec le parti vont être surtout oppositionnelles.

Il faut bien admettre que les aspirations de la jeunesse s'expriment rarement en termes politiques.

Bien sûr, le jeune a certains problèmes d'ordre pratique à régler, mais de faible envergure (sorties, loisirs, argent de poche, etc.), et ces problèmes ne se posent qu'à l'échelle familiale. La véritable prise de conscience sociale et économique n'apparait qu'au sortir du monde familial.

Certaines statistiques, établies d'après un questionnaire soumis aux élèves des classes terminales de l'enseignement secondaire, nous révèlent que dans l'ensemble les jeunes s'intéressent aux questions sociales cependant qu'ils font preuve d'une indifférence notoire à l'égard des problèmes politiques.

Il y a là une certaine contradiction impliquant une passivité tout au moins un vague de la conscience sociale des jeunes. Le phénomène reste constant.

Nous avons abordé la question de la famille à propos de l'apolitisme généralisé des jeunes. Outre que le fils se sente en relative sécurité dans son milieu, ce qui diminue sensiblement sa combativité légitime, les familles dont le « oui » semble aujourd'hui le dernier mot ne voient jamais d'un bon œil que leurs rejetons (même s'ils ont depuis longtemps passé l'âge du catéchisme) se « mêlent » de politique. Si certains parents sont aussi des militants, ils tiennent trop souvent leurs fils en dehors des problèmes qui les occupent.

Quand donc finira-t-on de prendre la jeunesse pour une infirme ?

L'extension générale de la durée des études n'est pas chose nouvelle, mais nous assistons depuis quelques années avec le nombre toujours croissant des effectifs à l'absurde situation dans laquelle est enlisé l'enseignement français. Alors qu'au début du siècle la jeunesse s'acheminait soit vers les usines et les ateliers, soit vers les lycées et collèges suivant la hiérarchie des classes, celle d'aujourd'hui poursuit en grand nombre des études générales ou spécialisées (l'osmose des classes n'étant d'ailleurs réalisée qu'en apparence).

Les jeunes s'intègrent donc plus tardivement à la vie sociale et économique du pays. D'une telle situation découle un certain relâchement de la responsabilité.

Pourtant si la jeunesse est apolitique dans son ensemble, les gouvernants n'ont pas vraiment à s'en réjouir car la nouvelle génération se cabre d'instinct dans un monde qui n'est pas à sa mesure.

Il serait trop facile de ne voir là que romantisme; conflits armés, manigances de toutes sortes l'ont marquée presque à son insu. La jeunesse a bon odorat et l'odeur de moisi qui flotte un peu partout, ne lui échappe pas.

Sur les places publiques, les idéaux se vendent bien et, pour un prix modique, les bureaucrates de l'idée, pantoufles aux pieds, camelots de la doctrine nous donnent les meilleurs moyens de se faire tuer à leur place ou de défendre leurs intérêts.

Et l'on s'accorde à dire que toutes nos aspirations ne tendent qu'à un but : le réfrigérateur, divinité à la peau blanche (pureté sans doute). Chaque jour des millions de personnes crèvent de faim, nous sommes au siècle de la machine à faire des poèmes et de la bêtise générale. Comme le dirait Léo Ferré : « Il y a du bêta sons du béton. » Mais derrière le twist et la java-vache, une oreille attentive pourrait discerner d'autres cris. Des cris de révolte, ceux-là, et en particulier le nôtre : celui des jeunes libertaires, des jeunes militants anarchistes.

Bien que la démagogie se vende comme des petits pains, nous ne voulons pas être des boulangers.

Nous ne voulons pas être des citoyens, nous ne voulons pas être des camarades ou encore moins des petits copains, nous voulons être des hommes.

Etre un homme, messieurs les penseurs, est un art délicat. Nous pensons pour notre part qu'il possède un cerveau qui lui sert à autre chose qu'à fabriquer des bombes, et un cœur qu'il veut employer à aimer.

Nous clamons bien haut que nous ne sommes pas des machines a obéir et à tuer bêtement et fanatiquement.

Nous sommes épris de liberté, nous sommes révolutionnaires, car c'est seulement dans notre révolution libertaire que se réalisera notre idéal de justice et de liberté. Jeune, toi que ces mots ne peuvent laisser indifférents, notre maison deviendra la tienne.

Tu n'y trouveras pas d'ordres ni de pythies de Paris, de Moscou ou de Washington.

Tu y apprendras que la liberté, l'égalité et la fraternité (pauvres expressions si mal employées !) ne sont pas toujours de vains mots.

Nous ne travaillons pas avec l'Etat, notre seul regret n'est pas de ne pas avoir été plus tôt député. Cela ne nous intéresse pas.

Nous détestons la patrie, l'armée, moyens d'oppression, d'abrutissement intensif, nous réclamons l'égalité absolue entre tous les hommes, nous sommes des militants libertaires.

Jeune qui pense qu'il faut tout tenter pour briser les chaînes et le cercle infernal de cette société de la bêtise et de la mesquinerie, ta place est à nos côtés, au sein de la Fédération Anarchiste, vieille maison qu'il nous appartient de repeindre.

aires chez les JEUNES

I. - De la révolte à la révolution

par Maurice FAYOLLE

Dans le long cheminement de l'Histoire humaine, un jour vint où un guerrier vainqueur eut l'idée, non plus d'exterminer son adversaire vaincu, mais de le capturer et de le réduire en esclavage, afin de le contraindre à travailler à son profit. Ce jour-là est né ce phénomène social qu'on nomme l'aliénation.

L'aliénation se définit comme étant la perte de la liberté naturelle à laquelle tout être humain peut prétendre. Liberté de mouvement, de pensée, de décision et d'exécution, dont la dépossession réduit celui ou celle qui en est la victime au rang d'objet. C'est-à-dire au rang d'un animal de labeur ou d'une bête d'agrément. Mais, ce jour-là, a également commencé la lutte de l'esclave — de l'aliéné — pour reconquérir sa liberté et ce second phénomène a pris le nom de lutte de classes.

Cette dépossession d'une partie de l'humanité, la plus nombreuse, au profit d'une autre partie, plus restreinte, a subi au long de l'histoire une évolution sinueuse, semée de bonds en avant et de reculs. Totale chez l'esclave antique, elle s'est progressivement amoindrie pour se concrétiser, dans les temps modernes, dans la condition du prolétaire.

Ce progrès est immense. On le mesure en comparant la condition de l'esclave romain, acheté comme une bête sur le marché, soumis aux ordres et aux fantaisies d'un maître souverain, ne disposant en propre que d'une vie précaire qu'un caprice pouvait lui ôter à tout instant, à celle d'un ouvrier du XXe siècle, disposant de voiture et de télévision, libre, hors ses heures de travail de ses mouvements et de ses actes. Liberté allant jusqu'à celle de se choisir lui-même ses maîtres, économiquement en se louant au patron de son choix, politiquement en nommant par voie d'élections ses dirigeants...

Comment un tel progrès a-t-il été possible ? Certes, grâce aux luttes incessantes, toujours reprises malgré les échecs, les représailles et les massacres, qui ont opposé les esclaves aux maîtres, les exploités aux exploiteurs et qui ont obligé les seconds à restituer aux premiers une part toujours plus grande de leur qualité d'êtres humains. Mais cette lutte n'a été elle-même possible que parce que l'homme asservi n'a *jamais* accepté de considérer sa servitude comme une condition définitive et irréversible. De l'esclave le plus docile se rebellant soudain devant une injustice de son maître, jusqu'aux grandes révoltes généralisées, dont celle de Spartacus fut, dans le monde antique, la plus spectaculaire, pour aboutir aux luttes sociales qui agitèrent le monde moderne dans la seconde moitié du XIXe siècle et au début du XXe, toujours, dans tous les temps et tous les lieux, a survécu, même au sein de la servitude la plus dégradante, un puissant mobile de libération.

D'où vient ce mobile si puissant, si persistant que nul régime si tyrannique soit-il, si longue soit sa durée, n'a jamais pu éteindre chez les hommes spoliés et asservis ?

L'analyse de ce sursaut qui, parfois de manière imprévisible, entraîne l'homme dans un mouvement de révolte, démontre que celle-ci est un geste de *défense* surgi des profondeurs de l'*instinct*, c'est-à-dire de l'animalité dont l'être humain est issu. En effet, ce geste de révolte n'est pas spécifique à l'homme : il dresse aussi bien la bête contre le fouet du maître que l'esclave ou le prolétaire contre la férocité ou la rapacité de ceux qui les tyrannisent ou les exploitent. Et cela sans autre prolongement que le désir de fuir ou de se protéger.

Il s'agit donc bien d'un instinct dont on peut constater la présence chez tout le genre animal. Cette espèce d'unanimité ne doit pas nous humilier, bien au contraire, car elle témoigne clairement que l'état d'aliénation est *un état contre nature*.

Mais si l'homme et l'animal réagissent identiquement sous l'aiguillon de cet instinct, le premier a sur le second la supériorité qu'il est doué de la faculté de raisonner, c'est-à-dire d'analyser les mobiles de ses actions.

Dès lors, pour cet être raisonnable, le geste mécanique de la révolte ne suffit plus à motiver les raisons de ses actes. Il veut aller au-delà d'une insurrection sauvage et éphémère qui ne peut résoudre le problème permanent de son aliénation. Peu à peu s'est alors forgé dans son esprit le désir, puis la volonté, non plus simplement de s'insurger, mais aussi de supprimer les causes qui engendrèrent sa révolte.

De révolté, l'homme devient alors *révolutionnaire*. J'entends par là qu'il prolonge et transpose son élan instinctf — qui lui est commun avec l'animal — dans le cadre d'une Raison — qui lui est propre — pour concevoir la possibilite de transformations sociales qui feraient disparaître toutes formes d'aliénation. Ce cheminement, c'est le passage de l'Instinct à la Raison, de la Révolte à la Révolution.

Or, l'anarchisme exprime le refus le plus total de la servitude en ce qu'il s'oppose à sa cause première : l'Autorité en tant qu'élément de relations sociales. En cela, l'anarchisme est bien la *seule* idéologie exprimant un tel refus global.

D'où, pour certains esprits non avertis — et parfois même pour certains anarchistes — la tentation d'assimiler l'anarchisme à ce seul refus permanent de la servitude, à cette révolte « sauvage » de l'être humain contre toutes les formes de l'aliénation et de la dépossession.

Une telle assimilation m'apparaît abusive et, à tout le moin incomplète. Si l'anarchisme est l'expression la plus complète de la révolte, il ne saurait être réduit à cette seule dimension.

En effet, d'une part, la révolte est, dans ses origines, un sursaut de l'instinct, donc un acte irraisonné et, à la limite du raisonnement, un refus de ce qui existe, c'est-à-dire une négation — et ce serait singulièrement amoindrir la philosophie anarchiste que de la limiter à une manfestation de l'instinct ou à une négation. D'autre part, il faut bien conster que si la révolte est une voie naturelle qui peut mener vers l'anarchie, elle peut tout aussi bien entraîner l'homme vers des horizons très différents. Par exemple, pour un esprit mystique, vers la prière et la contemplation; ou, à l'inverse, pour un esprit fruste, vers les voies sans issues de l'anti-société : le banditisme et le gangstérisme. La révolte ne saurait donc, à elle seule, définir l'anarchisme, mais simplement exprimer l'un de ses aspects.

En fait, l'anarchisme, dans la totalité de sa philosophie, est une *prise de conscience* de causes *réelles* qui engendrent l'aliénation d'une partie de l'humanité et des solutions qui en permettraient la solution. C'est le dépassement de l'instinct qui suscite la révolte par l'acte raisonné et conscient qui motive la révolution.

Il est vrai que tous les révolutionnaires ne sont pas anarchistes. Cela prouve simplement que ces hommes n'ont pas poussé à son terme l'analyse exacte des causes qui ont engendré leur révolte, causes qui, toutes, découlent de l'application rigide dans la vie sociale du principe d'Autorité. Et c'est en cela que l'anarchisme est la seule idéologie authentiquement révolutionnaire, puisqu'elle est la seule, en s'attaquant à la racine même du mal, à ouvrir de réelles perspectives de transformation sociale.

En résumé et pour conclure, l'anarchisme apparaît bien comme l'expression la plus *raisonnée* du vieil instinct de révolte, comme l'analyse la plus *exacte* des causes qui, de tout temps, suscitèrent cette révolte, c'est-à-dire l'aliénation et, en conséquence, comme la seule idéologie susceptible d'apporter à ce problème une solution valable.

Ce qui reste à résoudre est de transposer dans la réalité sociale les données théoriques de notre doctrine. Ce qui est évidemment le plus difficile, mais aussi le plus nécessaire. Car une philosophie sociale n'a de sens et de raison que si, par-delà la dénonciation des maux dont souffre la société actuelle, elle propose des solutions autres et réalisables dans *les temps mêmes que nous vivons*.

Nous y reviendrons.

POURQUOI ?

par René FORAIN

Des lecteurs et des sympathisants nouvellement intéressés par nos idées nous reprochent fréquemment de négliger dans LE MONDE LIBERTAIRE des problèmes élémentaires. C'est que ces questions, dans la plupart des cas, ont été souvent traitées et qu'en y revenant nous risquerions de lasser des lecteurs à qui elles sont familières. Réflexion faite, il nous a paru préférable d'ouvrir cette nouvelle rubrique : « Pourquoi... ? — « Comment... ? » où nous répondrons brièvement aux questions que nous proposent, soit par lettre, soit ou cours des discussions, nos lecteurs.

... Garder le terme anarchiste ?

« L'étiquette « anarchiste » ne cesse de nous faire du tort. Pourquoi ne pas la remplacer une fois pour toutes par « Libertaire », qui porte moins à confusion et à préjugé ? »

Sur le plan politique et social, il n'y a aucun inconvénient à employer des expressions comme « socialisme libertaire » ou « syndicalisme libertaire ». Elles ont même l'avantage de ne pas déclencher immédiatement toute la batterie de préjugés, d'idées fausses et de résistances que suscite trop souvent la référence à l'anarchisme. En préconisant des attitudes ou des solutions « libertaires », on cantonne la discussion dans des limites précises, en évitant l'interminable confrontation sur l'anarchisme dans son ensemble. Enfin, les termes « socialisme libertaire », accolés l'un à l'autre se « corrigent » mutuellement, *socialisme* évoquant la volonté de réalisations pratiques, *libertaire* rectifiant ce que le premier concept peut suggérer de réformiste ou d'étatiste.

Mais dès qu'il dépasse le cadre d'une propagande limitée, un tel usage conduit rapidement à oublier le fait que, au centre des différentes techniques et activités libertaires, il y a l'unité d'une pensée qui concerne tous les plans de l'existence : travail, organisation économique et politique, morale, expression artistique, recherche intellectuelle. Cette pensée s'appuie sur un ensemble de traditions, d'expériences et d'idées qui sont celles de *l'anarchisme*. Quelles que soient les confusions possibles, aucun autre terme ne pourrait exprimer aussi bien l'originalité, la radicalité et l'unité profonde de notre philosophie : la négation constante de l'autorité et de la contrainte pour l'affirmation d'une liberté définie comme fondement de la réalité humaine. La négativité même du mot « anarchisme », qui effraye certains, met justement en lumière la *révolte* par laquelle se révèle, dans une société d'oppression ouverte ou larvée, l'affirmation de la liberté et la volonté créatrice.

Socialiste libertaire signifiera toujours moins qu'anarchiste. A la rigueur on peut être socialiste libertaire sans être anarchiste : le socialisme même libertaire n'englobe pas l'ensemble de l'existence. Et psychologiquement, « libertaire » mobilise moins d'énergies et d'impulsions qu'« anarchiste ».

Enfin, les mots « anarchisme » et « anarchiste » sont si bien entrés dans les habitudes que même si nous les abandonnions, on continuerait de les coller sur nos idées et nos entreprises.

Renoncer à ces termes serait donc une tentative aussi difficile que finalement malencontreuse. Tout au plus pouvons nous les réserver à un usage plus spécialement théorique, en préférant « libertaire » pour les premiers contacts et la propagande étroitement politique et sociale.

Les précurseurs de l'Anarchie moderne

Si de tous temps, des hommes ont aspiré à créer des sociétés d'individus libres et égaux, si même au cours des âges des peuplades ou des groupes affinataires ont pu vivre un communisme plus ou moins libertaire, on sait qu'il fallut attendre 1840 pour que Proudhon donne un sens précis au mot « anarchie », mais on sait moins qu'avant la Révolution de 1789, à l'époque des Encyclopédistes, un homme avait déjà défini très précisément les buts de notre lutte.

Cet écrivain, Morelly, assez mal connu, né vers 1720, qui avait étudié la vie des Incas, a rédigé en particulier un « Code de la Nature » en 1755 dans lequel il déclare qu'il faut :

« *Etablir l'usage commun des instruments de travail, et des productions; rendre l'éducation également accessible à tous; distribuer les travaux selon les forces, les produits selon les besoins; n'accorder aucun privilège au talent que celui de diriger les travaux suivant l'intérêt commun, et ne pas tenir compte, dans la répartition, de la capacité, mais seulement des besoins.* »

Ne voit-on pas là un code véritablement anarchiste ? Et qu'il ait plus de 200 ans et soit antérieur au mouvement anarchiste moderne n'enlève rien à sa valeur.

JEAN-LOU

Le directeur de la publication, Maurice Laisant.

Imprimerie des Gondoles
(S.A.R.L. au capital de 10.000 frs
4 et 6, rue Chevreul. Tél. BEL 27-73
Choisy-le-Roi (Seine)

DIFFUSEZ LE
MONDE LIBERTAIRE

PARTICIPEZ A SA CAMPAGNE
D'ABONNEMENTS

SOUSCRIVEZ !

dans le bâtiment

et travaux publics, échec des pourparlers en commission paritaires

De tout le patronat français, celui du bâtiment et des travaux publics est le plus rétrograde, bénéficiant d'une situation industrielle favorable par la grande perspective qu'offre la construction dans notre pays. La crise du logement dans les grandes concentrations urbaines, n'est pas prête d'être résolue, non seulement parce qu'il y a augmentation démographique, pas seulement parce que les jeunes générations seront dans quelques années candidates aux fonctions nouvelles, mais encore parce que l'on nous annonce d'autre part que bientôt 3.000.000 d'agriculteurs seront libérés de la terre, donc 5.000.000 de jeunes plus 3.000.000 de disponibles qu'offre les agriculteurs libérés, cela fera 8.000.000 de candidats aux places vacantes, ajoutez à cela les travailleurs émigrés venus du Portugal, d'Italie, d'Espagne à l'appel des gouvernements français, attirés par des promesses de hauts salaires, qu'ils n'ont pas dans leur pays d'origine, cela permet aux patronats ci-dessus de grands espoirs dans un recrutement facile, parmi cette main-d'œuvre à bon marché; bonne perspective donc ! mais aussi situations prospères. Déjà présentement nos féodaux spéculent au maximum sur la situation actuelle. Les salaires, que nous vous proposons de signer avec nous, sont tout à fait sans importance, puisque nous appliquons tous un salaire moyen nettement supérieur. Il s'agit, nous disaient-ils, d'une gulle minimale de garantie, en dessous de laquelle personne ne pourra descendre. Nos patrons craignent-ils une concurrence extérieure à leur monopole des marchés ? Car, présentement, ils en ont bien le monopole. Cet acharnement à vouloir nous faire signer à tout prix, bien entendu le plus bas possible, m'a donné l'impression que ce qu'ils voulaient obtenir des délégations ouvrières, c'était un double alibi qui leur permettrait grâce à la caution des délégations ouvrières de se prémunir contre d'éventuels concurrents étrangers ou nationaux; en second lieu, la même caution syndicale ouvrière pourrait également leur servir contre de grandes revendications, qui ne vont pas manquer de se produire, dans les mois et les années à venir.

L'accord donc savamment exploité par leurs services de propagande sur les chantiers se serait retourné, en fin de compte, contre les organisations syndicales livrées à elles-mêmes. Ils ont donc rompu les discutions et pris une décision unilatérale sur les minimas de salaires suivant catégories professionnelles.

Catégories professionnelles

	Prix horaires
1 manœuvre 1er échelon	1,87
» 2ème »	2,21
Ouvrier spécialisé 1er échelon .	2,37
» 2ème » .	2,52
Compagnon débutant	2,60
Compagnon 1er échelon	2,81
» 2ème »	3,09
» 3ème »	3,25

Pour établir ces prix horaires minimums, les employeurs parisiens se réfèrent à des coefficients nettement trop bas dès leurs origines et qui furent, hélas, signés en 1960 et 1961 par les 3 organisations ouvrières suivantes : C.G.T., C.G.T.-F.O. et C.F.T.C. Nous avons dit à l'époque, « alors que nous étions autonomes », ce que nous pensions de tels accords : ils constitueraient à longue échéance une trahison contre les intérêts futurs des travailleurs du bâtiment et des travaux publics. Aujourd'hui l'échéance est révolue en montrant que nous avions raison une fois de plus; cela prouve aussi que le réformisme ne paye pas si quelquefois il entretient des illusions par les quelques bribes que le patronat crache pour les entretenir; en tout cas, ces bribes, une action directe qu'une autre profession a menée rondement : les mineurs, ont été arrachées facilement.

Mais laissons là la théorie, pour examiner les conséquences néfastes d'un tel comportement. Les salaires figurant dans le tableau ci-dessus sont l'œuvre unique du patronat, oui ! Mais pas ces références aux accords de 1959, 1960 et 1961 le patronat a berné les trois organisations signataires, grâce aux commissions paritaires, sa toile d'araignée où sont tombés les moucherons opportunistes du bâtiment; le patronat savait ce qu'il faisait, pas tellement pour le moment d'alors pour l'avenir; tant de naïveté de la part des militants ouvriers des trois organisations est pardonnable pour les jeunes, mais pas aux vieux chevaux du réformisme, de l'opportunisme; et à présent quoi faire ?

Un redressement syndical dans notre industrie est plus que nécessaire, si chacun veut s'y mettre. Il n'est pas encore trop tard, il n'est du reste jamais trop tard pour bien faire; mais il faut que les compagnons retrouvent le chemin de leurs organisations syndicales. Or, toutes ne sont pas syndicalistes au sens ouvrier du terme. Un redressement peut s'opérer dans une organisation démocratique, c'est-à-dire où on pratique la démocratie. (A tous ceux qui hésitent et scrutent l'horizon, nous disons que leur attentisme n'a que trop duré et qu'ils doivent venir joindre leurs efforts aux nôtres.) Notre syndicalisme n'est pas l'apanage d'un homme ni d'une obédience quelconque, ni d'aucun parti, ni d'aucune religion. Il est le contraire de tout cela; il est libre dans toute l'acceptation du terme. Ce syndicalisme-là, camarades ouvriers, vous appartient, il sera votre œuvre. Il sera ce que vous voudrez qu'il soit. Ce syndicalisme c'est l'avenir heureux de tous les travailleurs du bâtiment et des travaux publics; c'est la lutte directe que nous devons reprendre si nous voulons faire aboutir toutes nos revendications, en assumant nous-mêmes notre avenir social, par l'amélioration de la condition ouvrière en général et celle du bâtiment en particulier. A vous de jouer ! Quittez la nature où vous vous êtes refugiés, elle n'est pas payante à longue échéance, car nous sommes sûrs que vous rougissez de jouer les pique-assiettes éternellement. Si toutefois vous restez des militants ce que je pense le plus amicalement, soit dit en passant. J'ai dit plus haut que le patronat de ce pays avait de bonnes perspectives devant lui, sans aucun doute possible. Notre industrie est une des plus marquantes et aussi une des plus humaines, ce que nous faisons reste à moins d'un cataclysme notre œuvre; elle de très grande utilité. Nous sommes fiers d'être parmi l'ensemble des travailleurs de ce pays, des compagnons satisfaits du devoir accompli. Nous avons pleinement conscience de ce que d'autre part on attend de nous, mais nous sommes pour les choses bien faites, pour l'art, pour la beauté de nos cités et non pour la laideur, pour le travail bien fait et non bâclé, aussi ce faisant, nous pensons aux jeunes auxquels nous faisions allusion plus haut. A quelle porte frapperont-ils pour trouver un emploi? Nous aimerions, quant à nous, qu'ils s'orientent vers le bâtiment. Hélas ! le tableau des salaires ci-dessus n'est guère attrayant pour eux « et nous l'avons fait remarquer aux patrons », pas étonnant donc qu'ils se dirigent ailleurs. Actuellement les chantiers ont une main-d'œvre composée de 80 % de travailleurs émigrés, pourquoi le Français déserte-t-il le bâtiment ? Ne cherchez pas, c'est parce qu'il n'est pas payant; pour moi il s'agit du salaire, naturellement, car les autres formes de rémunérations sont dignes d'un autre âge et indigne d'un compagnon qui se respecte

P. RIGUIDEL
dit *Duchamp*

SOYONS CONCRETS

Il ne s'agit pas de critiquer ni de présenter de nouvelles formules de l'anarcho-syndicalisme.

Celui-ci a été réalisé et mis en pratique et a été exposé par de multiples brochures et journaux.

Les circonstances actuelles exigent de tous les libertaires et syndicalistes révolutionnaires de s'unir par des comités de coordination, composés de la C.N.T. et de la F.A.F.

Ces comités en principe pourront contrôler tous les militants dispersés dans les diverses centrales réformistes ou ailleurs; entre temps il serait nécessaire d'entreprendre chacun dans son syndicat ou à la section syndicale une grande et immense campagne de propagande afin de remuer la masse amorphe et endormie par la démagogie des bureaucrates réformistes.

Nous nous tromperions nous-mêmes que de vouloir spontanément organiser des syndicats C.N.T. sans, au préalable, avoir une masse qui nous suive.

Il nous reste à assurer la permanence des syndicats de la C.N.T. en attendant les résultats que peut nous apporter la collaboration de deux organisations.

N'oublions pas camarades libertaires que bien souvent l'exploité, par ignorance ou antagonisme, combat l'anarcho-syndicalisme et devient l'artisan qui forge la chaîne opprimant l'humanité.

Or, l'égalité économique et sociale, nous ne l'obtiendrons que par les batailles orientées par nos syndicats.

Jean GIL

EN ANGLETERRE

Recidive contre un abri secret

par Marc PEHER

Poursuivant leur campagne contre les armements nucléaires, des militants anglais du Comité des Cent ont investi le château-fort de Douvres. Vieux de bientôt dix siècles ce monument serait l'un des fameux « sièges régionaux du gouvernement » (R.S.G. : « Regional Seal of Government »).

On n'a pas oublié que courant avril, pendant la marche d'Aldermaston à Londres, un tract signé « Les espions de la paix », avait dévoilé les emplacements d'abris secrets aménagés pour héberger les services les plus importants du gouvernement britannique en cas de guerre atomique. Le tract indiquait la localisation exacte du R. S. .G. et le détail des installations souterraines. Au cours de la marche plusieurs centaines de personnes s'étaient détournées momentanément de leur route pour reconnaître les lieux. Certaines auraient réussi à y pénétrer et à prendre des photos.

Le dimanche 5 mai 120 manifestants (d'après le « Daily Mirror ») se présentèrent devant un autre R.S.G. installé dans le vieux manoir de Douvres. Les policiers chargés de le garder fermèrent rapidement les portes, mais l'un des pacifistes parvint à grimper le long d'une gouttière et à planter une banderole sur un créneau. Certains de nos camarades de l'Union des Anarchistes de Londres participaient évidemment à cette manifestation.

Dans ce genre d'affaire ce n'est pas le nombre qui compte, mais la publicité donnée à l'action; aussi ne nous étonnons pas qu'une grande partie de la presse anglaise et européenne ait fait le black-out sur la nouvelle. IL NE FAUT PAS QUE CELA SOIT SU.

Eh bien, nous voulons que cela soit su, comme on doit savoir que la semaine dernière, toujours en Angleterre, des postes téléphoniques *secrets* ont été embouteillés par d'innombrables correspondants anonymes.

En France nous n'en sommes pas encore là. Elle était bien modeste la marche de la mi-mai, du côté de Montpellier, mais nous devons garder présent à l'esprit et faire savoir autour de nous que les chefs d'Etats et leur valetaille préparent la guerre. Ils n'aiment pas qu'on le dise ou qu'on l'écrive.. Ils prétendent se retrancher derrières les secrets de la « Défense Nationale ». Avec ou sans majuscule, pour nous il n'existe pas de défense nationale. Il n'existe que des instruments d'exploitation et dont certains sont particulièrement monstrueux.

Ici les secrets d'Etat n'ont pas à être préservés de la curiosité d'ennemis éventuels qui en savent plus et depuis plus longtemps. On déclare secret ce qu'on souhaite cacher à l'ensemble de la population.

Et s'agirait-il même d'inventions nouvelles, connues d'aucun autre état-major, que nous voudrions encore les voir joncher les rues et les routes. Car nos ennemis « héréditaires » (et non éventuels) sont les Etats, les appareils autoritaires, et non les peuples.

Résolution

Le Comité Général de l'Union des Syndicats « FORCE OUVRIERE » de la Région Parisienne, réuni le 11 mai 1963, tient à saluer les mineurs et les remercie pour la conscience de classe qu'ils ont manifestée dans leur mouvement.

Il salue également les travailleurs de notre Région qui, dans le même temps, ont eu à combattre pour l'aboutissement de leur légitimes revendications.

Il condamne la complicité de l'Etat gaulliste dans la répression menée par le régime franquiste contre les militants ouvriers espagnols de toutes opinions.

Le Comité Général proclame son attachement à ces deux motions fondamentales contenues dans la Charte d'Amiens :

- *l'indépendance du mouvement syndical,*
- *le combat pour l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme.*

. . . . . .

CHEZ LES ESPERANTISTES

Nos camarades de SAT AMIKARO, Union des Travailleurs Espérantistes des pays de langue française viennent de tenir à Rouen leur dix-huitième Congrès.

Rappelons que SAT (*Sennacieca Asocio Tutmonda*, Association Mondiale Anationale), groupe sur le plan mondial tous les espérantistes se réclamant des différentes doctrines ouvrières. Sa seule langue est l'Esperanto. A l'intérieur de chaque groupe linguistique, pour les besoins de la propagande et de l'enseignement (Sat-Amikaro pour le groupe France-Belgique wallonne), existe une association de propagande, d'enseignement et de recrutement pour SAT.

Rappelons aussi que SAT AMIKARO (67, avenue Gambetta, Paris, 20e) met à la disposition de tous un cours permanent d'Esperanto par correspondance. Profitez-en !

P. T. T.

La Fédération Nationale des Syndicats Autonomes des P.T.T. informée des projets du gouvernement en ce qui concerne la rémunération des Fonctionnaires :

— Constate qu'une nouvelle fois les majorations prévues pour la Fonction publique sont inférieures à celles arrêtées pour le secteur nationalisé,

— S'élève contre la hiérarchisation des augmentations prévues alors que l'éventail hiérarchique demeure excessif et que les rémunérations des catégories d'exécution et des débutants ont pris en 15 ans un retard de 30 à 50 % sur certains emplois des catégories A et B.

La Fable (1)
JOYAU DES ANS

par Maurice LAISANT

Fresque grandiose et truculente, partie des premiers balbutiements de l'homme, la fable illustre la définition que Théodore de Banville donnait de la poésie « où le mensonge est entremêlé avec la vérité ».

Tour à tour sermonneuse ou gaillarde, moralisatrice ou paillarde, allégorique ou pamphlétaire, libertine ou révoltée, elle roule son flot tumultueux et débordant des premiers âges à nos jours. Elle envahit parfois le conte, la poésie ou la chanson, chevauche tous les genres tragédie et comédie mêlées.

En un livre de moins de quatre cents pages, il était audacieux d'en brosser le raccourci et celui de ses incursions à travers le temps et les peuples.

C'est pourtant ce que nous offre notre vieil et toujours jeune ami Stephen Mac Say dans son dernier ouvrage où, des légendes de l'Orient à Esope et à Phèdre, du Moyen Age à La Fontaine, De Florian à Lachambaudie, d'Espagne en Angleterre, de Suisse en Hollande, d'Allemagne en Italie, de Suède en Russie, il nous entretient — avec une érudition que sa simplicité nous fait oublier — des fabulistes bons, moyens et médiocres qui se sont penchés sur ce genre.

Il y rattache parfois des auteurs qui n'ont avec lui qu'un rapport lointain, mais qui, par leur esprit, l'ont indéniablement inspiré comme Rutebeuf, Ronsard ou Rabelais.

Pourquoi ne fait-il que citer Bérenger qui méritait autant d'y figurer que Clément Marot ? Pourquoi oublie-t-il Hugo, ce monstre de la littérature qui a vogué sur toutes ses eaux et qui n'a pas manqué d'aborder la Fable et de la transfigurer dans « Stella » où les deux fleurs saluent l'Etoile qui monte : « C'est l'ange Liberté, c'est le géant Lumière » ? Pourquoi oublie-t-il la Fauvette du Calvaire d'Hégésippe Moreau, qui présente plus de qualités littéraires dans ses quelque trente vers que toute l'œuvre de Louis Ratisbonne ?

De pareils oublis s'expliquent facilement par l'étendue même du sujet, par son caractère mouvant et par le choix inévitablement subjectif et limitatif de celui qui le traite.

A la lecture du livre, se lèvent — souvenirs oubliés de notre enfance —, des fables dont le nom des auteurs avait fui, dont tel vers prend un relief nouveau et une couleur inattendue, elle nous en révèle d'autres surgis du cours des âges et de qui nous regrettons de ne connaître qu'un commentaire ou qu'une strophe.

Mais il en arrive à La Fontaine qu'il salue de ce préambule :

« De ces flambeaux qu'un à un soulève le talent et qu'une main, d'un bloc jamais n'étreint, qui fera vivre ensemble les flammes, toujours mourantes au berceau de leurs sœurs... ? »

Et c'est encore à celui « qui joint les dons épars, allume en torche les flambeaux, dresse la fable aux multiples lumières » qu'il se réfère pour clore son tour d'horizon : « Elle n'est peut-être, depuis La Fontaine, qu'un phare avec des lampes en sommeil... »

Mais ce qui inspire tout l'ouvrage de Stephen Mac Say, c'est le refus de ne voir dans la fable qu'une péroraison moralisatrice, ce qu'il déplore c'est la sécheresse ésopienne et le caractère sermonneux de la plupart de ses héritiers pour qui la maxime finale prime l'œuvre tout entière.

Educateur averti (2), il sait que c'est dans la vie et l'exemple que l'homme puise sa ligne de conduite et non dans la morale enseignée :

« D'ailleurs en dehors des apparences et de nos illusions, qu'est-ce, au fond, que l'éducation morale de l'école, jusqu'où va sa répercussion ? Que décident ses « vérités générales » (dont ce n'est pas ici le lieu de discuter la légitimité) quand elles ne sont pas servies par les mœurs et que l'ambiance les contredit ? Elle est bien pauvre — et sa portée précaire — la moralité des livres et de la parole, quand elle n'est pas secourue par l'exemple et qu'autour d'elle tout conspire contre ses propos. C'est dans l'atmosphère — familiale et sociale — où baigne l'enfant que se gravent, par une lente pénétration, les empreintes qui « moraliseront » l'avenir et que s'agrège dans le subconscient, par une multitude de gestes imitatifs et d'attitudes répétées, le faisceau déterminant des actions futures. »

Et s'adressant non plus aux petits mais aux hommes, il conclut : « Enfant terrible de la littérature, elle emporte sous son aile un plein carquois de flèches pénétrantes. Toujours, peu ou prou, par acide allusion sinon par coup droit, elle dit leur fait aux puissants. Par des chemins tout égayés d'allégorie, avec des carrefours peuplés de similitudes naïves qui désarment, elles croisent le maître : l'ennemi ; ses traits habiles touchent ce mal dont saignent tous les temps : la tyrannie. Plus loin que ses dehors plaisants ou mignards, plus haut que sa moralité confuse et périssable, accompagnons sa cheminée tenace. Nous sentons que cette bohème aux ris enfantins mène souvent, à fleur de joie, un de nos combats les plus chers. Et pour cela aussi, avec les jouissances multiples répandues, et la richesse d'un trésor que, bambins devenus hommes, nous n'avons pu épuiser, la fable est chère aux esprits libres et aimée reste sa voix familière.»

(1) *Editions de l'Amitié par le Livre (en vente à notre librairie).*

(2) *Rappelons que Stephen Mac Say fut le collaborateur de Sébastien Faure à La Ruche, où, avec sa compagne, il prodigua les méthodes pédagogiques, reprises timidement depuis dans les milieux officiels.*

GALA ANNUEL
du groupe libertaire Louise Michel

Du « Moulin de la Galette » à « l'Européen », il n'y a qu'un pas et cette année, pour la première fois, le gala émigra vers cette place Clichy populaire, populeuse qui est l'avant-garde de la Butte. Comme la petite rue rocailleuse à souhait au bord de laquelle se dresse notre Moulin, elle draina vers la pimpante salle, tous les habitués, tous les amis et d'AUTRES encore... D'autres qui reviendront.... enchantés tellement de leur soirée, de l'ambiance, de la saveur de liberté et du talent qui trônèrent en maître pendant tout le spectacle.

Salle comble, salle enthousiaste qui s'installa aux accent de « LOS HIJOS DEL PUEBLO » et de l'INTER, salle chaleureuse et vivante qui regardait avec tant de sympathie nos pancartes, notre décoration, nos militants, nos jeunes vendant programmes et « Monde Libertaire ».... public qui acclama l'allocution de Maurice Joyeux, qui fit fête à Simone Chobillon, qui fit craquer la salle de bravos et de bis... On ne peut en quelques lignes relater le déroulement de ce programme si apprécié. De Francis Lémarque à Maurice Fanon, des Garçons de la Rue aux Tags Brothers, de Claude Rehaut à Joelle, de Martial Carré à Bernard Julien... et Jean Yanne... et Robert Vidalin... Tous furent ovationnés, réclamés sans souci de l'heure tardive.

Tard dans la soirée, on retrouva avec ses illuminations la place Clichy, d'où derrière, on devinait les ailes du « Moulin de la Galette » se perdant dans la nuit.

Bravos les militants du Groupe Louise Michel. Vous semez chaque année une souriante clairière dans un coin de la mémoire des spectateurs... Une petite graine anarchiste parfois plus efficace que cent discours, et qui ne fait pas oublier qu'il faut avoir une constance jamais alanguie dans la lutte pour le bonheur des hommes, même si cette lutte âpre et sévère se pare parfois d'une chape de gaieté, d'humour et de chansons.

Suzy CHEVET

LE LIVRE DU MOIS par Maurice Joyeux

« LE CHAOS ET LA NUIT », par Henri de Montherlant. (Gallimard, éditeur.)

On aime ou on n'aime pas Montherlant, mais personne ne peut lui refuser un immense talent dont la source réside dans la simplicité de la phrase et la richesse du vocabulaire. L'homme s'est voulu en marge et il est effectivement en marge de la littérature à l'estomac. Grand seigneur agaçant, juché sur une pyramide de principes individualistes, à l'abri des fins de mois difficiles, il a construit une œuvre que la démesure dans les jugements rattache à la tragédie classique. Le nouveau roman qu'il publie aujourd'hui ne dément pas ce jugement que l'on peut porter sur son théâtre et sa suite romanesque.

Célestino Marcilla, le héros du roman, est un anarchiste réfugié en France à cause de sa participation à la guerre d'Espagne. Dans ce personnage caricatural, Montherlant a accumulé toute sa haine des groupes constitués, toute l'immense tendresse qui le lie au Quichotte du folklore espagnol. L'homme s'isole de l'émigration espagnole, des hommes qui furent ses camarades de combat. Et dans son tête à tête avec sa fille Pascualina, comme dans les articles de journaux qu'il écrit et qui ne paraîtront jamais, il reconstitue l'homme à sa propre image. Et lorsqu'il retournera en Espagne sous le prétexte de réaliser un petit héritage il périra enrobé des mythes qui furent sa parure et qui sont ceux de l'être tel qu'il le conçoit.

Ce roman énervera tous les militants et en particulier les anarchistes. Mais pour quiconque prétend dépasser l'événement et puiser dans les zones obscures les causes du comportement, le livre gommé de ses gros traits, laisse voir cet appétit forcené de l'autonomie que chacun d'entre nous possède sans toujours le discerner. On a dit, et bien qu'il s'en défende dans sa préface, que l'auteur avait beaucoup mis de lui-même dans le personnage grotesque et attachant qu'il nous peint. Disons qu'il l'a nourri d'un refus qui s'accorde assez avec son personnage.

L'AFFREUX PASTIS DE LA RUE DES MERLES, par Carlo Emilio Gadda. (Editions du Seuil.)

Voici encore un livre déroutant et pourtant l'intrigue policière qui en forme la trame est simple.

A Rome, dans une rue populaire, un vol a été commis. L'inspecteur enquête et pendant l'enquête une femme est assassinée. Les intrigues se nouent autour de ce meurtre qui met en jeu tout un petit peuple que tourmente la chair et le désir d'évasion de la médiocrité. Nous serions devant un simple roman populaire, voire populiste si l'écriture dont se sert l'auteur ne remettait tout jugement en question. Dans ce carrefour de l'Italie où viennent se déverser le surplus des grandes cités du Nord et des campagnes arides du Sud, on parle tous les dialectes, tous les « argots » de métiers et cela donne une extraordinaire impression de vie et de densité, mais nécessite un effort constant du lecteur pour ne pas laisser échapper la trame du récit. Lorsque l'on veut évoquer un élément de comparaison avec cette prose goguenarde, baroque, parfois absurde, on ne trouve pas de comparaison possible. Céline ? Mais la langue de Céline possède une unité que celle de Gadda ne possède pas. Il apparaît que seul un Gaston Couté, qui aurait écrit en prose se serait vu contraint d'utiliser le même matériau verbal. C'est en tout cas un livre original qui multiplie les épithètes, les assonances et use d'une syntaxe torturée. A ce titre il doit être lu lentement par le lecteur, pour qui la forme prime le fond.

LES MEMOIRES DE BIDASSE, par Jean Manan. (Julliard, éditeur.)

Voici un ouvrage qui tranchera avec ceux dont je parle plus haut. Chacun a lu la célèbre chronique du « Canard Enchaîné ». Jean Manan, pour notre édification et peut-être pour apporter sa pierre à la transformation de l'armée actuellement en cours, a relié les meilleurs morceaux de cette chronique en les liant entre eux par un commentaire savoureux. Lorsque l'on sait que l'auteur ne s'est servi que de documents authentiques puisés dans les classeurs du service de semaine et pieusement conservés par l'adjudant préposé aux archives, on voit tout de suite ce que ça peut donner. Un livre à lire sans le recours au cachet d'aspirine.

BADINAGES D'ILLUSIONNISTES, par Mystag. (Edition Mystagogique.)

Dans ce petit livre savoureux, notre ami Mystag a rassemblé les bons mots dont lui et ses collègues agrémentent les temps morts de la manipulation et il y a joint d'autres histoires amusantes dont l'illusionnisme servit de prétexte. Fidèle à sa philosophie qui consiste à chasser du métier le charlatan pour que l'artiste apparaisse pleinement, il a recueilli les réflexions de ceux qui furent les grands maîtres d'un art difficile et amusant.

COLLECTION POPULAIRE (LIVRE DE POCHE, COLLECTION IDEES, MARABOUT, ETC.).

■ *La pitié dangereuse*, (L. P.) de Stéfan Zweig. Un des plus remarquables romans de l'auteur. Un homme, par pitié reste auprès d'une jeune fille infirme qui l'aime. Le malentendu va créer le drame. Ouvrage lucide sur la sentimentalité mal comprise.

■ *La loi* (L. P.), de Roger Vaillant. Dans le Sud de l'Italie des lois se créent qui sont le reflet de coutumes et qui n'ont rien à voir avec la législation. Ce roman, qui eut le Goncourt, n'est pas le meilleur de Vaillant, mais il vaut pour son âpreté.

■ *Les âmes mortes* (L. P.) de Gogol. Le chef-d'œuvre du grand écrivain russe . C'est une critique à la fois amusante et âpre de la société russe et en particulier de la petite bourgeoisie de la province et des fonctionnaires de l'Etat.

■ *L'homme foudroyé* (L. P.) de Blaise Cendras. Pour qui aime Cendras ce livre est un exemple typique de sa manière, faite de sa nostalgie des ports, de l'exotique, du déracinement. On retrouve également à travers la richesse du style cette affabulation du rêve et de la réalité qui donne à ses récits un air de vérité auquel on ne doit pas trop se fier.

LES ABYSSES ... ou le spectacle enfin démesuré

« Le tact, c'est savoir jusqu'où l'on peut aller trop loin », dit, à peu près, Cocteau. Et, jusqu'à présent, le cinéma c'était justement attaché à respecter cette limite dans laquelle l'écrivain enfermait l'art.

En fait, on ne va jamais trop loin. Ce qui est nécessaire, dans une œuvre, ce n'est pas de connaître la limite, mais l'équilibre qui fera de la démesure quelque chose de valable.

Quelques films ont déjà tenté de définir le paroxysme d'un caractère, voire même le paroxysme de la violence ou du désir, comme l'annoncent chaque jour les publicités de films. Jamais on avait tenté le paroxysme du cinéma tout court.

La réalisation des grandes œuvres cinématographiques entre pour une grande part dans leur valeur. En effet, qu'est-ce qui différencie « Ivan le Terrible » de n'importe quel film italien en péplum, si ce n'est la mise en scène, c'est-à-dire le style. Quand ce style est nouveau, on obtient un film dont l'histoire s'efface devant la manière dont elle nous est montrée. C'est le cas d' « A bout de souffle », par exemple. Rarement, un film traitant d'un sujet neuf mais réalisé de façon quelconque n'a fait avancer le cinéma, ou n'a ouvert de nouvelles portes.

« Les Abysses » abordent le cinéma par une autre voie. Il n'est plus question, dans ce film, de spectacle, soit théâtrale ou cinématographique, mais tout simplement de moyen d'expression. Le cinéma se trouvait là, et c'est lui que les auteurs ont choisi. Il n'était pas question de « faire du cinéma », mais de raconter une histoire, au moyen de matériaux qui, par hasard, se trouvaient être ceux du cinéma.

La réalisation, le style des Abysses est simple. Il n'est pas mauvais, il n'est pas banal non plus, simplement fonctionnelle. Les images appellent d'elles-mêmes l'angle de prises de vues. Rien dans le style ne nous étonne, il demeure classique dans le sens de Bergman, par exemple, sage... Lorsque l'on sort de la salle, on reste néanmoins stupéfait, abasourdi, comme si tou-à-coup quelque chose de sans pareil venait de nous être présenté. On se retrouve comme durent se retrouver les premiers spectateurs du cinématographe, les premiers auditeurs du parlant.

Quelque chose est né, par-dessus le style, par-dessus le cinéma. Les règles étriquées du spectacle ont sauté.

On a du mal à se concentrer pour penser à un film dont la seule impression que l'on éprouve à la sortie est celle d'un torrent dévastateur.

Pourtant, tout a son explication. On connaît l'histoire des sœurs Papin, domestiques meurtrières de leur patron, glorifiées par les surréalistes, et la pièce de Genet, « Les Bonnes », inspirée de ce fait divers. On peut dire, on l'a dit, le film vient de là. Et pourtant c'est faux, l'œuvre ne peut être enserrée dans le cadre strict d'une histoire vécue, aussi significative soit-elle.

On peut tout dire, à propos de ce film, sans jamais tomber juste. Certains prétendent que l'on se trouve en face du premier grand film existentialiste. C'est sans doute ce qui se rapproche le plus de la vérité, et c'est peut-être le seul défaut du film. Cependant, il se dégage

par Jean ROLLIN

des personnages une sorte de pureté première, malgré leurs rapports troubles, malgré les tics. Si l'on admet, et Sartre a tout fait pour cela, que l'existentialisme « est aussi un humanisme » et débouche sur une philosophie, ce n'est certainement pas le cas de ce film. Il ne fait ni l'apologie de la paresse, de la saleté, du laisser-aller, ou de quoi que ce soit. Il ne glorifie pas non plus la cruauté ou le mal. Son écorce, peut-être, se rattache à l'école d'après-guerre, mais ce n'est surtout pas un film désespéré. Tout est permi aux deux sœurs des Abysses, et l'exécution de leurs patrons n'est que l'aboutissement de l'idée qui les conduit tout au long de l'histoire, à mettre en contre-pied leur action à la passivité de leurs maîtres. Lassées d'agir dans un désert, elles se débarrassent de l'encombrant complexe domestique qui créait tous leurs problèmes, et s'en vont. Elles s'en vont ailleurs, et ce qui leur arrivera par la suite peut être normal, dans un univers normal.

Après tout, ce film a peut-être été fait d'une manière existentialiste, il peut être défendu par ceux qui se rattachent à cette école, cela a sans doute été nécessaire pour qu'il puisse être conçu. Cette classification ne satisfait pas entièrement, malgré les apparences. Les Abysses c'est encore autre chose. On a dit que c'était la guerre d'Algérie qui était symbolisée ici. C'est ne voir dans ce film que son prétexte, se borner aux seuls événements. On a dit que c'était la justification du crime de classe. C'est encore une erreur, c'est déjà limiter, encercler l'œuvre et réduire ses dimensions. Il a été prétendu également que ce film était une minutieuse démonstration psychanalitique du cheminement de la folie furieuse. C'est probablement le jugement le plus erroné. Il est important de se rendre compte qu'à aucun moment du film les deux bonnes ne sont atteintes de démence. Cela briserait toute la beauté du film, justement. Je ne pense pas non plus que ce film soit une provocation au scandale dans un but commercial. En fait, ce sont tous les critères de jugement de l'individu qui sont remis en question. La société, la famille, la stabilité, apparaissent, indirectement, comme totalement inutiles. Seuls les humain demeurent debout, les uns en face des autres.

Peut-on ranger ce film dans une catégorie particulière ? Les exploitants en ont fait un « film d'art et d'essai » (appellation moderne de l'avant-garde) et l'ont fait sortir dans des salles spécialisées. D'autres professionnels du spectacle se sont indignés lorsqu'on a parlé de présenter ce film au Festival de Cannes, compétition, en principe, réservé aux œuvres d'art.

On a classé ce film « Film d'art et d'essai ». Il aurait fallu, au contraire, le sortir au Gaumont Palace.

Il n'y a pas de films « pour un certain public ». Tout le monde a droit aux tentatives non-commerciales. Donner des films distrayants dans les salles populaires, c'est commettre un acte anti-révolutionnaire, c'est faire admettre aux travailleurs leur condition, c'est empêcher de se créer de nouveaux besoins intellectuels, c'est justifier les machines à laver et l'abrutissement de la télévision. C'est admettre qu'il y a des gens évolués qui peuvent voir certains films, et des travailleurs à qui il est normal de ne donner que des romans policiers ou des Fernandels, pour les sortir de leur travail. C'est leur fermer le monde de l'évolution, le monde de la pensée. Quand « Les Abysses » sera présenté à Gennevilliers, quand les municipalités ouvrières exigeront des spectacles qui ne soient pas à la mesure des travailleurs mais à la mesure des hommes, un grand pas sera fait. Ce n'est pas petit à petit qu'il faut révéler aux ouvriers que le monde est plus grand, mais d'un seul coup. Le jour où les travailleurs sentiront qu'ils ont besoin d'autre chose que de la maison des loisirs ou de la bibliothèque municipale, c'est-à-dire le jour où ils réclameront de l'argent et du temps non seulement pour le bifteck mais aussi pour la culture intellectuelle, ce jour-là notre révolution sera proche.

Une chose est certaine : il paraît impossible de pousser plus loin la recherche, après ce film, en se servant des possibilités offertes ces dernières années. « Les Abysses » est l'évènement le plus important depuis le premier manifeste du surréalisme. Il en termine avec dix ans de recherches cinématographiques, il réduit le nouveau roman au niveau d'un intellectualisme rétrograde et sans profondeur.

Ce film est La Révolte depuis la première image jusqu'à la dernière, sur tous les plans. De même qu'en 1924 l'art avait besoin d'être foulé et balayé par le surréalisme, l'encroûtement qui commençait à se faire jour en 1963 avait besoin d'être stigmatisé par quelqu'un qui avait vraiment quelque chose à nous dire et à nous montrer sans avoir besoin de passer des heures sur sa table en s'interrogeant sur ce qu'il pourrait bien inventer.

Le film, c'est l'histoire d'une complicité, celle de deux sœurs, incapables de comprendre le monde extérieur autrement que dans ses manifestations les plus proches de leur sensibilité à elles. Cette complicité, cet amour, leur permet de puiser l'une en l'autre la force de se cramponer aux valeurs qui leur parviennent de la vie extérieure. Ces deux sœurs sont les sœurs du Léni des « Souris et des hommes », du Bigger, de « Un enfant du pays ». Leur univers est celui de « La Route au Tabac », et du « Petit arpent du Bon dieu » de Tortilla Flat. Cependant elles sont entourées de personnages nuisibles, ennemis de toute poésie et de tout mystère, qui, en plus, sont leurs patrons. Des patrons manquant à leurs devoirs, ce qui les rend vulnérables. Venant en droite ligne de tout ce qui fit la nouvelle génération des écrivains américains, Steinbeck, Faulkner, Joyce, les deux sœurs des « Abysses » évoluent dans un univers traité comme une pièce de Genêt, ou d'Eugène O'Neil.

Malgré ces références à des auteurs et à des styles déjà classiques puisque rangés en écoles, « Les Abysses » apparaît comme un pavé dans la mare. En effet, les préoccupations de l'art moderne n'admettent pas cette conception de la création. Rien, dans ce film, ne peut être rattaché au nouveau roman, à la musique dodécaphonique, au théâtre comme il commence à s'imposer, c'est-à-dire à celui de Ionesco, Beckett, Dubillard. Quand au cinéma en vogue, celui qui s'inspire de la littérature, celui de « L'Année dernière à Marienbad », du « Procès », de « L'Immortelle », de « L'Avventura », il est complètement oublié. Ce nouveau cinéma apparaît à la lumière des « Abysses » comme une forme esthétique et vaine. Il n'est pas question de retour aux sources avec l'œuvre de Jean Vauthier et Papatakis, simplement il nous est démontré qu'il est possible d'aller plus loin et plus profondément sans suivre la route ouverte par l'avant-garde actuelle.

De même que nous sommes à peu près les seuls à défendre *politiquement* Bunuel, à n'être jamais gênés par son œuvre, nous serons sans doute les premiers à ne voir dans « Les Abysses » aucun symbole, aucune folie, mais à considérer le film exactement comme il nous est montré sur l'écran, c'est-à-dire pur de toute intention, si ce n'est la Révolte.

Beaux-Arts

« PRÉSENCE FIGURATIVE »

J'ai choisi de parler de cette manifestation parce qu'il s'agit avant tout d'une initiative de peintres et de sculpteurs, en dehors des officiels (fonctionnaires ou critiques) et en dehors des marchands.

PRESENCE FIGURATIVE réunit jusqu'au 15 juin (16, rue Vivienne) dans une ambiance particulièrement favorable, les œuvres d'une trentaine d'artistes qui se proposent de nous « faire voir la nature à l'œil nu et à hauteur d'homme ». Ils ont résolument opté pour la nature et le dessin, option courageuse à une époque où les fumistes en tous genres ont tendance à faire la loi. Car s'il faut d'abord du talent pour être figuratif, il faut du courage pour le demeurer. Leur combat rejoint celui des « démystificateurs » d'ART SNOB, combat auquel je crois pouvoir dire que je suis associé depuis mes débuts dans ces colonnes en 1960.

On peut, certes, regretter que l'ensemble manque d'œuvres « de choc », on ne peut tout de même pas passer sous silence la maturité dont nous donnent une fois de plus la preuve VIOLARD, PERREAU et BRACHET pour la peinture, CORSI et MINART pour le dessin, MONINOT et LEGENDRE, animaliers sur métaux, pour la sculpture.

Je déplore l'absence de FORGAS et de SOTERAS qui avaient leurs places dans ce groupe. La formule inaugurée ainsi ne nuit en rien à la personnalité de chacun. Il faut souhaiter que ses auteurs ne la laissent pas se scléroser.

***

ART SNOB poursuit sa carrière, le numéro 3 daté d'avril est paru. J'en extrais pour vous le présent du verbe « pindrefautrier » : « — Je picasse, tu kleebraquonnes, il kandinsquemaléviche, nous pollockons, vous tobaysez, ils hartunguepoliakoffent ».

J.-L. GERARD

A TRAVERS LES REVUES

« LES TEMPS MODERNES »

Claude BOURDET (La gauche et le régime) *dénonce, dans le numéro 203 des « Temps modernes », le « marxisme d'infrastructure », conception mécaniste de l'histoire, selon laquelle les phénomènes économiques commandent directement l'histoire qui aurait ainsi « tout le caractère d'une traduction immédiate dans les faits politiques de telle ou telle transformation économique ».*

Le régime gaulliste, dans cette perspective, est une expression nécessaire et stable du capitalisme moderne. Une telle attitude, fort répandue dans la gauche française, mène à un dangereux attentisme pouvant aller jusqu'à la collaboration avec le régime sous prétexte de « présence dans les centres de décision ».

Article intéressant, qui éclaire certains conflits et difficultés qui divisent la gauche et les syndicats. C'est en même temps l'esquisse d'une méthode d'analyse proche de la nôtre, où la liberté retrouve son insertion dans les processus économiques.

Dans le même numéro, le début de « La force des choses », suite de « La force de l'âge » et des « Mémoires d'une jeune fille rangée » : Simone de BEAUVOIR aborde à présent la période de la libération.

Enfin, des études sur l'Egypte nassérienne et « L'armée blanche » en Afrique.

SOCIALISME OU BARBARIE

La revue de l'organisation « Pouvoir ouvrier » reparaît après une longue interruption. On n'y retrouve plus ces études théoriques qui faisaient une bonne part de son intérêt, mais les analyses politiques et sociologiques gardent leur précision et leur sérieux. Ainsi l'analyse de plus de 40 pages que J. F. LYOTARD consacre à « L'Algérie évacuée », ou l'étude de Claude MARTIN sur la jeunesse étudiante.

Passant aux problèmes psychologiques, Alain GERARD et Marc NOIRAUD, dans un article sur « L'éducation sexuelle en U.R.S.S. », dégagent sans peine le caractère d'oppression et d'aliénation d'une morale officielle qui rejoint les pires insanités du puritanisme petit-bourgois.

(S, ou B. 22, rue Léopold Bellan. Paris, 2e.)

INTERNATIONALE SITUATIONNISTE

« Technique du coup du monde », du romancier anglais Alexander TROCCHI, montre par sa clarté qu'il est possible d'exposer des thèmes situationnistes sans recours à ce jargon marxisant et pseudo-sociologique qui rend difficile au non-initié l'abord de certains textes de cette revue. Les textes d'actualité, il est vrai, parviennent en règle générale, à ne pas s'encombrer de difficultés inutiles.

La technique du coup du monde, vise à arracher au pouvoir les « réseaux de l'expression et les génératrices de l'esprit ». Comme autre entreprise concrète, TROCCHI préconise la constitution sur un plan international « d'universités spontanées » ou universités d'action qui assureraient l'éclosion et la diffusion d'activités culturelles et responsables.

Texte plus ardu, mais dense et riche, la deuxième partie des « banalités de base » de Raoul VANEIGEM reprend avec rigueur la position centrale de l'équipe d'I. S. : la contestation globale d'un pouvoir qui, à tous les niveaux (travail, culture, loisirs, vie quotidienne), développe l'irresponsabilité et la passivité.

(B.P. 75-06, Paris.)

René FUGLER

A propos du Congrès de la C. G. T.

« Congrès historique, congrès d'unité ! », titre en caractères gras « L'Humanité ». Pendant une semaine nous avons prêté l'oreille et nous n'avons rien entendu d'autre que le silence des prisons que trouble seulement le murmure des détenus chargés des corvées extérieures. Et nous préférons croire que tous les syndicalistes révolutionnaires ont quitté cette centrale syndicale plutôt que de leur faire l'injure de confondre leur voix avec celle de Lebrun, le communiste « hors des cadres du parti » et chargé de fournir l'alibi à la C.G.T. « courroie de transmission » du communisme français.

Mais pourtant et pour d'autres raisons avancées par la feuille qui est restée la plus « stalinisée » de la presse communiste internationale, le Congrès de la C.G.T. revêt une importance certaine et mérite qu'on se penche sur le déroulement de ses débats. D'abord le Congrès se tient tout de suite après la conclusion de la magnifique grève des mineurs qui vit la déroute des dirigeants de la puissante Fédération du sous-sol, huée par la foule. En second lieu le thème choisi par les dirigeants est l'unité, et à un moment où le monde ouvrier et les pouvoirs publics s'affrontent il était intéressant de voir la gymnastique des militants écartelés entre le souci d'unité et le désir de conserver le monolithisme prescrit par « La maladie enfantine du communisme », bible incontestée de Frachon et consorts.

Le rapport de Frachon fut ce que chacun s'attendait qu'il soit : une kyrielle de revendications communes à toutes les autres organisations ouvrières saupoudrées de trémolos unitaires et d'affirmations ridicules sur la « démocratisation » qui règne rue Lafayette. Mais c'est en vain que l'on chercherait dans cette coulée indigeste une référence quelconque à la « Charte d'Amiens » garantie indispensable à l'indépendance syndicale envers les partis envahissants et envers l'Etat, c'est en vain qu'on scruterait le texte dans l'espoir d'y découvrir des références à la gestion ouvrière directe, à l'égalité des salaires. Le secrétaire général, après avoir fait ses dévotions auprès de notre « saint père le pape », se contente de réclamer un désarmement parfaitement « aligné » sur un des deux grands blocs impérialistes avant de faire une allusion timide à la réforme des nationalisations. Le vocabulaire mis à part et qui s'inspire du langage cher aux marxistes, on peut constater que ce document ne se différencie en rien de ceux qu'écrivent les autres secrétaires généraux qui président aux destinées des autres Confédérations syndicales et à chaque instant on s'attend à voir le secrétaire de la C. G. T. prononcer naïvement, à l'adresse de ses collègues Bothereau, de F.O. et Deschamps, de la C.F.T.C., cette phrase qui ne viendra pas : « Mais enfin, pourquoi refusez-vous l'unité, puisqu'en dehors du vocabulaire, nous sommes si parfaitement pareils. » Ce qui d'ailleurs serait inexact, ses collègues ayant au moins sur la liberté, des vues qui lui seront éternellement inintelligibles.

L'intérêt du Congrès ne résidait évidemment pas dans le « numéro » du « leader », pas plus que dans les multiples interventions qui avec moins de finesse, hélas, copiaient servilement le discours du patron. Tout au plus, pouvait-on constater avec une certaine tristesse l'avilissement de ces cadres du mouvement ouvrier réduits à la fonction de robots. On attendait l'opposition, la minorité sur laquelle reposait toute l'opération unitaire du Congrès ! Or, d'opposition, à deux timides exceptions près, il n'y en eut pas. Certes, ne parlons pas de Jayat ou de Schaefer, ces eunuques attachés à leur plat de lentilles, ne parlons que pour lui adresser un souvenir à ce qu'elle fut, de cette Fédération du Livre que Prud'homme rangea honteusement derrière la majorité communiste du Congrès. Mais tout le monde attendait Lebrun !

Lebrun, après une pirouette qui amorçait une sortie de grande coquette à laquelle personne ne crut d'ailleurs, Lebrun, donc, nous livra sa pensée. Des désaccords, il en existe entre lui et ses amis communistes, mais aucuns ne sont des désaccords syndicaux. Lebrun est en plein accord avec le fonctionnement de la C.G.T., avec la démocratie qui règne en son sein avec les bases de réunifications qu'elle propose. Lebrun, « minoritaire » qui, entre parenthèses, n'a jamais publié un bulletin et n'a jamais fait connaître sa pensée autrement que par le truchement de journaux contrôlés par les communistes, proclame que son seul désaccord est d'ordre économique et dans son exposé, il reprend les propositions qui son celles des communistes italiens lorsqu'il s'agit du Marché européen et qui sont celles de tous les tehnocrates qu'il soient à F.O., à la C.F.T.C. ou à la C.G.T., lorsqu'il s'agit de la planification. En réalité la controverse Lebrun-Frachon n'est pas une controverse qui intéresse le syndicalisme que tous deux veulent asservir, mais une controverse qui a lieu en ce moment dans les milieux communistes sur le meilleur moyen de réaliser cet asservissement qui remettra le Parti démonétisé en selle. Minoritaire pour un retour au Syndicalisme traditionel, Lebrun ! Allons, donc ! Sa parenté, on la retrouverait chez certains intégrationistes de la C.F.T.C., chez certains participants F. O. au colloque de Poigny-la-Forêt. Ces gens-là veulent un syndicalisme, un socialisme, une planification à étages qui laissent entre les classes des inégalités de salaires sanctionnées par la « connaissance technique ». Et cet aspect de la lutte pour la liquidation du mouvement syndical ne se livre pas en marge, mais à l'intérieur de l'autre lutte plus apparente qui est la lutte pour l'intégration et la politisation.

J'ai signalé plus haut deux timides oppositions réelles au sein de ce Congrès, l'une du syndicat du personnel pénitencier conduite par Pastre, qui devait s'abstenir sur le rapport moral.

Ce syndicat appartient au M. S. U. D., constitué par la Fédération de l'Education Nationale et la Fédération Force Ouvrière des Travaux Publics et des Transports dont notre ami Roger Lapeyre est le secrétaire. Ce mouvement se donne pour but l'unité syndicale sur des bases essentiellement syndicalistes. L'autre opposition, celle de Suzanne Bodin, du Syndicat de l'enseignement technique, qui devait voter contre le rapport moral, eut le mérite d'apporter un peu de clarté dans les débats d'un congrès que la direction s'était ingéniée à chloroformer. C'est dans le silence le plus froid que la militante réclama la reconnaissance et le respect de toutes les tendances syndicales, leurs représentations proportionnelles à tous les échelons de l'organisation, l'ouverture d'une tribune libre dans toutes les publications et journaux de la C.G.T., le départ des responsables de tous les organismes du quatrième plan. Là, le Congrès montra son vrai visage ! Un certain Ravaux grimpa à la tribune pour nous apprendre que ni la fédération ni le syndicat de Suzanne Bodin n'avaient son opinion sur la démocratie syndicale et c'est sous les acclamations de l'assistance que l'on apprit que le seul délégué syndicaliste authentique mêlé à cette masse moutonnière ne représentait que sa seule opinion.

« Personne ne saurait être absent de la bataille pour l'unité », se sont écriés les délégués. Clause de style et pas autre chose. Ce qui était absent de la bataille pour l'unité, c'étaient les militants de la C.G.T. eux-mêmes. Car les Frachon, les Raynaud, les Mauvais n'ignorent pas les conditions de l'unité et s'ils les avaient ignorées, Suzanne Bodin les leur a rappelées énergiquement. En vérité, la C.G.T. ne veut pas l'unité, elle veut simplement faire croire aux travailleurs qu'elle la désire tout en la rendant impossible, ne serait-ce que par la présence à la tribune syndicale des politiciens comme Maurice Thorez ou du secrétaire à l'organisation du Parti communiste, chef du noyautage, Georges Marchais.

Non, la C.G.T. ne veut pas l'unité et elle sait bien que son dernier congrès la rendra impossible. Ce que veut la C.G.T., c'est que les travailleurs, abusés et fatigués de l'inefficacité syndicale, la réalisent en rentrant tous dans la « vieille maison », et ce Congrès anti-unitaire n'a pas eu d'autre but que de convaincre les ouvriers que l'unité refusée par les « autres » se réaliserait en rejoignant les « bons apôtres ».

De la poudre aux yeux !

Or, il faut le dire clairement, l'unité réalisée dans la C.G.T. sur les bases proposées par elle, c'est à brève échéance la fin du mouvement syndical en France et l'étouffement rapide des minorités qui font encore entendre leur voix autre part. Mais il est à la technique de la C.G.T. une parade infallible, c'est la réalisation de l'unité d'action sur des points précis, pour la seule défense des revendications syndicales et Roussel, le délégué C.G.T. de la Loire-Atlantique, avait bien raison de dire amèrement que l'unité d'action avait surtout rapporté aux autres centrales syndicales qui alors pouvaient, à travers le dialogue, montrer leur vrai visage et faire front aux calomnies qui fut l'arme suprême de la C.G.T. Le syndicalisme révolutionnaire, le syndicalisme libertaire, doit être à cet égard vigilant. Après un long sommeil leur voix recommence à s'élever et la liberté d'expression dans l'organisation syndicale est la garantie de leur survie et de leur développement. Pour notre part nous aurions été heureux de les entendre au Congrès de la C.G.T. Nous avons prêté l'oreille et nous n'avons rien entendu d'autre que le silence des prisons que trouble seulement le murmure des détenus des corvées extérieures.

C'est une situation dont les syndicalistes restés à la C. G. T. devraient tenir compte.

Maurice JOYEUX

L'eternelle actualité de la Commune

(Suite de la première page)

Actuellement la bourgeoisie financière gouverne aussi insolemment qu'à la veille ou au lendemain de la Commune. Ses affaires privées savamment imbriquées aux affaires dites publiques, elle gère les unes comme les autres pour son plus grand profit. Si Rothschild était gérant de la Banque de France en 1871, il gouverne par Pompidou en 1963. Si plus tard les Lazard firent aussi partie du Conseil de gérance de la Banque de France, le fils de leur successeur Bloch-Lainé, grand commis de l'Etat, nommé « Sage » tout simplement, décide du sort des mineurs en grève et de leur avenir et proclame la nécessité d'institutionnaliser ce « Comité des Sages ».

Entretenant la mystique de la nation prospère, proclamant le dogme de la toute puissance de l'Etat et ayant pratiquement liquidé toute autre opposition, le général et son équipe n'ont plus en face d'eux que la classe ouvrière. Dans la débandade générale le coup d'arrêt a été donné par la grève des mineurs. Cette grève, malgré sa fin équivoque, a montré où était la faiblesse du gaullisme. Aussi ce gouvernement particulièrement arbitraire sentant bien que seuls les travailleurs — sans qu'ils aient besoin de tous les républicains et des vrais démocrates, ex et au besoin futurs gérants loyaux du capitalisme — pourront le balayer, se fait de plus en plus pressant pour obtenir la collaboration institutionnelle des organisations ouvrières. Au moment où certains « réalistes » pensent qu'il s'agit de conditions nouvelles et que la voie du socialisme de notre temps passe par une participation accrue et positive des syndicats aux organismes de planification, aux différents comités d'expansion économique et pour couronner le tout, au Conseil Economique et Social, rappelons que, en 1864, Proudhon estimait que dans les circonstances actuelles, entrer dans un système où nous sommes sûrs de rencontrer tous nos ennemis, accueillir des conditions assermentées, nous faire représenter ce serait un contresens, un acte de lâcheté. « Le gouvernement impérial introduit par le coup d'Etat, a trouvé la principale cause de son succès dans la défaite de la démocratie rouge et socialiste, telle est encore aujourd'hui sa raison d'être. Sous ce gouvernement la féodalité financière et industrielle a complété son organisation et pris son assiette. Elle a soutenu l'Empire qui l'a payé de sa protection. »

On voit que le monde moderne ne pose pas de problèmes si radicalement différents de ceux qui se posaient aux organisateurs du mouvement ouvrier. La lutte de classes persiste et il faudrait être de bien mauvaise foi pour prétendre que la société ne reste pas partagée en deux fractions : ceux qui possèdent et qui décident et ceux qui continuent à exécuter un travail pénible et mal rétribué. Les idéologues bourgeois sont trop contents de nous citer les réalisations du communisme autoritaire pour démontrer que les sociétés industrielles engendrent forcément l'inégalité.

Les sociétés industrielles ne sont pas fatalement vouées à la hiérarchie et à l'arbitraire. Mais il faut que préside à la transformation de la société l'esprit égalitaire, fraternel et libertaire des internationaux communards. Et par cette leçon la Commune demeure vivante et riche d'avenir.